



« Pour l'exécution du travail, nous adopterons le principe d'une élaboration soutenue dans un petit groupe. Chacun d'eux (nous avons un nom pour désigner ces groupes) se composera de trois personnes au moins, de cinq au plus, quatre est la juste mesure. PLUS UNE chargée de la sélection, de la discussion, et de l'issue à réserver au travail de chacun. »

J. Lacan, Acte de fondation, 21 juin 1964

« Quatre se choisissent, pour poursuivre un travail qui doit avoir un produit. Je précise : produit propre à chacun, et non collectif. »

J. Lacan, D'Écolage, 11 mars 1980





École de Psychanalyse des Forums du Champ Lacanien – France

118, rue d'Assas – 75006 Paris

Tél. : 01 56 24 22 56

www.champlacanianfrance.net





Produire

NADINE NAÏTALI

« Élaborer l'inconscient, comme il se fait dans l'analyse, n'est rien qu'y produire ce trou. »

Jacques Lacan¹

L'arrivée du *Bulletin des cartels* annoncée pour le printemps par Sol Aparicio, présidente de l'EPFCL-France, est chose faite! Cette nouvelle publication a une vocation : elle jette un zoom sur le cartel en donnant aux travaux des cartellisans leur juste place.

L'origine de ce projet fait suite à la soirée des cartels animée par Patricia Dahan en juin dernier à Paris. Le thème « Psychanalyse et transmission² » a rappelé que la question de la transmission de l'expérience et de la psychanalyse était fondamentale.

La passe et le cartel, dispositifs instaurés par Jacques Lacan, tentent d'attraper, d'éclairer quelque chose d'une analyse. Il y a un lien étroit entre ces deux organes. On notera que c'est bien dans un « cartel », le cartel de la passe, qu'est traité le témoignage du passant. On pourrait dire que les cartels recueillent chacun à leur façon et dans l'École le fruit de l'expérience. Il peut alors en sortir un produit : les produits des cartels, les A. E. : « la passe, [écrit Lacan] produira l'A. E.³ »

Pour revenir aux travaux des cartels, ils ont la particularité d'être issus à la fois des effets du dispositif du petit groupe, plus un, et des effets subjectifs, des savoirs que chacun tire de son expérience. C'est dans ce cadre que prend naissance un produit propre à chacun, résultat qui porte à la fois la marque du groupe, de la singularité, de la production des effets de l'inconscient, et la marque de l'École. Produire, par conséquent, n'est pas une chose facile, c'est

1 J. Lacan, Lettre de la Cause freudienne, 23 octobre 1980.

2 Soirée des cartels du 30 juin 2011 à Paris.

3 J. Lacan, Lettre de la Cause freudienne, *op. cit.*



à la fois s'exposer et exposer une marque. Le travail écrit et formalisé essaie de cerner un réel, un intransmissible. Néanmoins l'élaboration, la transmission orale et le style d'écriture de chaque sujet pourraient bien laisser échapper quelque chose de ça.

Quoique « modeste », pour reprendre le terme bien choisi de Colette Soler, le travail en cartel est donc une des chevilles ouvrières de l'École. Si « l'interprétation des rêves est la voie royale de la connaissance de l'inconscient », le cartel et ses produits ne seraient-ils pas la voie royale de l'élaboration et la transmission de la psychanalyse dans l'École et hors École?

Ainsi, cette production contribue à maintenir de la cohésion et de la diversité dans la communauté de travail. Elle a par ailleurs des effets pour les psychanalystes et les analysants, et tout particulièrement pour ceux qui viennent nous rencontrer sans trop savoir ce qu'est la psychanalyse. L'extension se niche en ce sens dans les cabinets des psychanalystes, la transmission dans la cité se passe au un par un dans le transfert. Elle se passe également pour ceux qui travaillent dans différentes institutions. Élaborer et produire est la seule façon de transmettre la psychanalyse dans notre communauté et en dehors de ses murs⁴. L'exposé de Colette Soler que vous trouverez publié dans le *Mensuel*⁵, apporte à ce propos un éclairage vivifiant.

Même si les cartels fonctionnent, produire est donc une étape qui ne va pas de soi. Nous invitons pourtant chacun à transmettre ses bouts de savoir troués qui font fonctionner notre École et maintiennent vivante la psychanalyse.

Dans ce premier numéro du *Bulletin des cartels*, nous avons fait le choix de publier des travaux issus de cartels travaillant sur « l'angoisse ». Nous avons constaté que beaucoup déclaraient des cartels sur ce thème et le séminaire correspondant. Il est certain que celui-ci fait écho à l'expérience, à la clinique, il résonne pour chaque analysant et est une boussole précieuse pour les analystes. C'est aussi le moment où Lacan développe ce qu'il considère comme sa seule invention l'objet petit *a*, objet insolite, cause du désir...

Nous espérons que le *Bulletin des cartels* constituera un espace de travail, d'échange riche et ouvert, suscitera de l'enthousiasme dans la mise au travail, et permettra de faire du lien social avec le singulier.

Nadine Naïtali
Responsable des cartels 2010-2012

4 « [...] la fonction de notre École en tant qu'elle présente la psychanalyse au monde. » (J. Lacan « Proposition du 9 octobre 1967 sur la psychanalyse de l'École », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 246.)

5 C. Soler, « Le cartel analysant? », *Mensuel* n° 57, janvier 2011. C'est dans cet exposé que l'idée d'un *Bulletin des cartels* a été suggérée.

SOIRÉE DES CARTELS



Tarbes

20 SEPTEMBRE 2010





La psychanalyse dans l'institution ou la clinique des petits riens

LAURENCE MAZZA-POUTET

« C'est cette victime émouvante, évadée d'ailleurs irresponsable en rupture de ban qui voue l'homme moderne à la plus formidable galère sociale, que nous recueillons quand elle vient à nous, c'est à cet être de néant que notre tâche quotidienne est d'ouvrir à nouveau la voie de son sens dans une fraternité discrète à la mesure de laquelle nous sommes toujours trop inégaux. »

Jacques Lacan



Dans le cadre d'un ITEP (Institution Thérapeutique, Éducatif et Pédagogique), recevoir un enfant ne relève pas, bien sûr, de la cure analytique *stricto sensu*. Néanmoins, la psychanalyse peut y être une boussole qui fait l'hypothèse qu'il y a là un sujet à qui l'on tente de donner la parole. Dans cet ITEP, le travail est orienté par le discours de la psychanalyse, ce qui est rare de nos jours et mérite d'être noté. Nous avons l'idée que les enfants qui sont là présentent des symptômes qui sont une tentative pour eux de traiter la jouissance. Pour les enfants qui sont reçus à l'ITEP, ce mode de traitement du symptôme est inaudible et ne fait pas lien social, au contraire, il les coupe même du lien social, ce pourquoi, par ailleurs, ils sont là. La question peut se poser ainsi : comment un sujet peut-il loger sa singularité, fût-elle symptomatique, dans la communauté humaine sans renoncer à cette singularité ? Et comment pouvons-nous l'y aider ?

Dans un premier temps, à l'ITEP, le travail vise à pacifier le rapport de ces enfants à l'Autre, à un Autre qui ne leur veut pas du bien, qui exige trop... Des réunions d'analyse de la pratique animées par un psychanalyste sont mises en place, auxquelles assiste la totalité du personnel ; nous parlons des enfants en essayant de repérer quelles sont les petites inventions qu'eux-mêmes mettent en place pour se rendre la vie supportable... ou au contraire de repérer ce qui leur est insupportable, ce qui les fait littéralement implorer... Ce sont « ces petits riens » qui ont toute leur importance, qui orientent le travail. Le témoignage des instituteurs est important car ils peuvent repérer le rapport de ces enfants



au langage, à l'écriture et à la lecture. Des ateliers sont mis en place... Dans ces réunions, tous participent, ce qui permet d'inscrire la parole de chacun dans un lien social institutionnel dont chaque un est responsable.

Cette « clinique des petits riens » est possible parce que c'est la psychanalyse qui oriente ce travail à plusieurs. Chacun est responsable des petits sujets pris en charge, quel que soit son emploi. Cela veut dire aussi qu'il n'y a pas de lieu ou de moment qui soit plus thérapeutique qu'un autre ; cette clinique est pertinente dans le quotidien, partout. Personne ne sait à l'avance si son intervention s'avèrera thérapeutique, apaisante... ou le contraire, mais chacun peut faire part de sa clinique. Et c'est toute l'équipe qui pourra tirer enseignement de ce qui a marché ou pas. Ceci implique que le savoir sur ces enfants n'est pas déjà là, qu'il reste à inventer, à élaborer. A partir de cette « ignorance », les trouvailles des uns et des autres construisent les bouts de savoir qui orienteront le travail avec les enfants, au cas par cas.

Transfert

J'ai parlé de travail à plusieurs, j'en viens maintenant à la difficulté que cela présente pour certains. Au grand dam de certains, les enfants ne s'adressent pas toujours aux « professionnels de l'écoute » (Si, il paraît qu'il y en a !) ou à leurs référents éducatifs. On appelle cela les transferts latéraux. Je pense que cette expression n'est pas tout à fait exacte : le transfert cela ne se commande pas et les enfants sont sans doute attirés par ces personnes parce qu'elles ne leur demandent rien, qu'elles n'ont pas d'attentes particulières pour eux, que justement ils peuvent se loger dans cet espace et qu'alors il peut se jouer quelque chose de particulier. Nous pouvons alors nous enseigner de cette relation qui se noue mais qui parfois met à mal des personnels qui ne savent pas comment traiter cette relation avec un enfant qui parfois délire et les entraîne dans le délire, ou ces enfants qui opèrent un rapprochement tel qu'ils se sentent en danger et deviennent violents sans prévenir, à la grande incompréhension de ceux-ci. A charge alors pour nous de ne pas laisser la relation sans contrôle ni sans direction au risque de laisser les professionnels dans le malaise. La question est de réfléchir sur comment on répond à cela au plus près de la clinique.

Au fil de la soirée vous verrez que les questions des cartellisans ne sont pas différentes même si elles ne partent pas des mêmes prémisses, mais que ces interventions s'interrogent toutes sur la place de la psychanalyse et du psychanalyste dans les institutions, sans oublier l'épineuse question de la transmission de la psychanalyse et de sa clinique.

C'est autour du trou dans le savoir que se construit le savoir

YVES NOUGUÉ

Pourquoi travaille-t-on en cartel? Est-on animé par un désir de savoir? Sans doute y a-t-il un temps où le désir de savoir est en fait une tentative de colmater l'insuffisance de savoir. Je crois plutôt que le cartel est un dispositif qui soutient, favorise la mise au travail.

Du coup, nous avons affaire à un renversement dialectique qui est que cette question qui nous pousse au travail est précisément un nom du manque dans le savoir. On peut donc dire que cartel est un des noms de la barre sur l'Autre. C'est un des signifiants du manque de et dans l'Autre. Et l'on peut ajouter que chaque question en est une déclinaison. Chaque mise au travail consiste à tisser un bout de savoir autour de ce trou (je vais y revenir un peu plus loin).

Dans ce cartel : « Psychanalyse et institution », sur les inventions dans la clinique au quotidien, je me suis essayé à définir l'institution, puis la distinction entre la psychanalyse en extension et en intension, soit la psychanalyse comme savoir, c'est-à-dire la théorie et la psychanalyse comme expérience, c'est-à-dire la cure. Avec comme conséquence concrète de faire émerger cette question : comment occuper une place pour la maintenir vide en faisant le moins possible obstacle à la parole de celui qui s'adresse à nous? En étant provocateur, je dirais : la psychanalyse n'existe pas mais ce qui lui donne consistance c'est le rapport que nous entretenons chacun, un par un, à la théorie psychanalytique et à ce que nous a appris notre cure; la conséquence étant ce que ça modifie dans notre rapport à l'Autre, aux autres et à nous-mêmes. Concrètement, c'est donc l'incidence que notre cure et le savoir qui s'en extrait ont sur notre pratique en termes d'éthique : respect du sujet, du symptôme, maniement du transfert, hypothèse de l'inconscient etc. Nous avons à réinventer la psychanalyse : avec chaque psychanalysant, dans chaque situation clinique et dans le monde d'aujourd'hui.

Je vais dire quelques mots d'un ouvrage de Marguerite Duras qui s'appelle *La pluie d'été* et qui a été publié en 1990. C'est une histoire multiple, dense et riche dont j'extrait le rapport d'Ernesto au savoir. Car Ernesto vit dans une famille pauvre, exclue, marginalisée où se côtoie une fratrie nombreuse, et où chacun flirte avec la folie, les relations sinon incestueuses, l'étrangeté des comportements mais aussi la tolérance réciproque. Toujours présent, un

accent de vérité, mi-dite toujours, mais toujours là, présente, pressante voire oppressante. Comme dans d'autres ouvrages, M. Duras confine au non-dit car elle approche l'impossible à dire. Oui, Ernesto, le héros du livre, est un jeune adolescent qui ne veut pas aller à l'école car à l'école « on veut lui apprendre des choses qu'il ne sait pas ». Il vaque dans ce bidonville où il vit parmi les rejetés et les exclus, entre autoroute et terrain vague. Ses parents, alcooliques, chômeurs, marginalisés, se nourrissent des livres qu'ils trouvent dans les décharges. Et Ernesto va mettre en forme son savoir sur les origines, sur le monde à partir d'un livre trouvé dans une décharge. La particularité de ce livre, qui raconte l'histoire de Jérusalem, est qu'il a été brûlé et comporte un trou. C'est autour de ce trou qu'Ernesto élabore son savoir universel sur le pourquoi des choses. C'est autour du trou dans le savoir que se construit le savoir¹.

C'est un roman où les langues se mêlent, où M. Duras donne une sonorité particulière à sa langue, une langue qui s'épure pour nommer et pas pour décrire ou commenter. Ce livre où elle approche les questions de l'inceste et de Dieu est une chambre d'écho dans laquelle elle transcrit ce qu'elle ne comprend pas forcément. Ce livre a également cette particularité que Marguerite Duras l'avait débuté quelques années avant² puis elle a été malade, hospitalisée, dans le coma et la nécessité de le finir l'a réveillée. Elle a cru pendant un temps qu'elle s'était retenue de mourir pour terminer le livre. En fait, dira-t-elle un an plus tard, c'était le contraire : « Peut-être ai-je essayé de tuer le livre en tombant gravement malade sans y parvenir. » C'est un roman aux multiples particularités et inventions mais c'est surtout un roman où M. Duras mêle les langues (portugais, espagnol), invente des mots, comme une langue nouvelle plus qu'étrangère.

C'est d'ailleurs frappant, et ce sera ma conclusion, comment certains auteurs, romanciers, poètes mais aussi théoriciens (pensons à Freud et à Lacan) inventent des mots, créent des néologismes, utilisent des langues étrangères quand ils sont confrontés à la nécessité de dire l'impossible à dire, quand ils approchent un impossible à dire, soit quand ils serrent ou approchent un point de vérité.

¹ Retour sur le cartel et la mise au travail évoqués précédemment.

² Il faisait environ 25 pages.



Le pari pour une clinique de l'engagement

CLAUDE CARASSOU

Je souhaite revenir à une préoccupation évoquée au démarrage du cartel, à savoir : comment la transmission de la psychanalyse opère en institution? Est-ce que cette transmission est possible? Si oui, à quelle condition?

Je vais reprendre cette question à partir des textes de Sidi Askofaré et de Colette Chouraqui-Sepel parus dans la revue *Wunsch* n°8, prolongés par ma lecture du *Séminaire XVII* et du « Petit discours aux psychiatres » de Jacques Lacan. À partir de ces textes, j'amènerai ma propre contribution, du moins l'expérience dont je peux témoigner dans cette transmission.

Pour Sidi Askofaré, la transmission de la psychanalyse, par extension le savoir du discours analytique, exige que le savoir qui s'est déposé par l'expérience ne reste pas « lettre morte ». « Enseigner la psychanalyse, c'est effectuer un nouage entre le savoir référentiel de la doctrine et le savoir issu de l'expérience, que ce soit sa propre cure ou des cures qu'on a dirigées. »

Avant Lacan, enseigner c'était dispenser des cours, prononcer des conférences avec une visée exclusive : transmettre des connaissances. À l'heure actuelle, on note une surabondance des enseignements. Qu'est-ce qui y pousse? L'exercice de la psychanalyse implique-t-il d'être prolongé par une activité d'enseignement? Si oui, pourquoi? Si non, par quelle voie assumer la transmission du savoir analytique¹ ? »

Ce questionnement, ouvert par Sidi Askofaré, me permet de rappeler que lorsque Lacan s'adressait aux psychiatres, aux professionnels de la santé mentale dans son « Petit discours aux psychiatres² » l'enjeu n'était pas le même qu'aujourd'hui. En 1966, date de la conférence précitée de Lacan, les psychiatres se pressaient au 5, rue de Lille, afin de démarrer une analyse. C'était une époque où le discours analytique était présent dans le champ de la psychiatrie. Lacan s'insurge contre cette idée que la psychanalyse permettrait de mieux comprendre le patient psychotique. C'est à ce propos que Lacan parlera du

1 *Wunsch* n°8, « Enseignements de la psychanalyse. Quelles visées? Quels effets? »

2 Annoncé sous le titre : « La psychanalyse et la formation des psychiatres ».



« psychiatre concerné » par l'approche clinique des faits subjectifs qu'il va recueillir auprès du malade.

Le copiste de ce « Petit discours... » nous prévient que la forme écrite ne reproduira pas le style parlé qu'on repère dans les suspens, les hésitations, les scansion qui sont partie intégrante du discours de Lacan. Nous n'aurons pas les variations de ton de l'orateur (le côté mordant, grinçant et une grande douceur à la fin).

L'enseignement de Lacan est caractérisé par la prise de parole comme vecteur de transmission mettant en scène son implication corporelle à partir de laquelle il peut faire entendre la voix corrélée au regard. On retrouve ce thème de l'enseignement et de la transmission dans le texte de Colette Chouraqui-Sepel : « Une école, pas sans clinique ».

Seule la clinique assure la pérennité de la psychanalyse. Comment transmettre ce que la psychanalyse enseigne ? Telle est la question qui préoccupe Lacan et que l'on retrouve dans son article « La psychanalyse et son enseignement³ » en 1957. L'enseignement, c'est le nom que donne Lacan à la transmission du savoir qui s'est déposé dans la cure. Pour Lacan, le retour à Freud s'appelle un style, qu'il nomme également « son mode d'enseignement ». L'analyste qui s'expose à enseigner ne peut le faire qu'avec son style, à entendre ici comme dans la peinture maniériste « à la manière de ». Le style est toujours particulier, et ne peut pas être une imitation.

Venons-en au fait : comment transmettre une clinique analytique en dehors du huis clos de la cure ? Lacan a une astuce, il se frotte à un exercice qu'il déduit à partir des présentations médicales classiques. Le malade est celui qui sait, le psychanalyste celui qui se laisse enseigner. L'auditoire joue le rôle de tiers du chœur antique. C'est en effet sur ce dispositif que je m'appuie pour tenter de faire un lien entre psychiatrie et psychanalyse.

Lisa Lunes m'apprendra que le dispositif que je lui ai proposé ne fonctionne pas tout à fait sur ce modèle, du moins en apparence. Sa crainte, en premier lieu, est d'être jugée. Après la présentation, elle dira : « J'étais vidée comme une poupée de chiffon. J'étais triste, très angoissée. » Lisa Lunes évoquera par rapport à l'analyste qui a mené l'entretien : « C'est lui qui tirait le fil. Il savait où il voulait aller. Beaucoup de bienveillance et de respect. Il voulait définir les contours de ma maladie (la tristesse et l'euphorie). J'étais comme sur la sellette, j'ai essayé d'être la plus précise possible. »

3 J. Lacan, dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.



Lisa Lunes écrit. Lisa l'Une, c'est le nom de son personnage dont le thème était la rencontre entre un patient et un psychiatre psychanalyste (ce thème est né à partir d'une rencontre avec un psychiatre hospitalier qui l'a particulièrement marquée). À la fin de la présentation, elle s'étonne que le psychanalyste ne l'ait pas questionnée sur son poids. Comme elle aime les mots, elle tient à évoquer le thème de son prochain texte : « La princesse aux petits pois ».

Les effets de la présentation

Après avoir fait entendre la souffrance engendrée par la prise de poids liée au traitement médicamenteux, Lisa Lunes développera une question relative à son corps. Comment fait-on tenir un corps quand on est psychotique ?

De plus, dans l'après coup de la présentation, il lui sera possible d'exprimer cette souffrance extrême qui l'a envahie et qui l'amène à trouver refuge à l'hôpital. Elle m'apprendra qu'elle a fait une thèse sur le vide et le rien dans le romantisme allemand. « Je me suis jetée dans le vide pour ne plus avoir de pensées, je me retiens pour ne pas sauter dans le vide. Le vide, c'est le chaos, la mort. Le rien, c'est la négation. »

C'est à partir de son témoignage dans la présentation qu'elle a pu appréhender ce réel sans que l'angoisse soit trop menaçante.

Ce travail en cartel a ouvert pour moi une question, à savoir à quel patient proposer une présentation ? Je me suis rendu compte que j'offre ce dispositif à un patient à partir d'une accroche transférentielle. Le risque, me semble-t-il, est que je sois dans la suggestion.

Pourtant, j'observe que ce dispositif n'est pas sans conséquence dans la poursuite de nos rencontres :

— versant positif : les patients reprennent à leur compte une question qui surgit lors de la présentation.

— versant négatif : il peut y avoir un arrêt, ce qui est assez exceptionnel (un sur une dizaine d'années d'expérience).

Colette Chouraqui-Sepel parle de l'analyste qui s'expose quand il fait le pari de cette rencontre. Pour ma part, je repère que c'est également le patient qui s'expose quand il vient témoigner de ce qui lui est arrivé, de ce que sa maladie lui a appris. Bien souvent, une inquiétude surgit à la fin de la présentation : « Maintenant, vous allez parler de moi », sous-entendu en mon absence.

Une question délicate reste ouverte : comment faire passer la présentation auprès du patient sans oublier le service de psychiatrie ?



Le faire-passer la présentation m'amène à soutenir que dans cette façon de s'exposer, il y a à faire le pari de l'engagement par le patient. Lisa Lunes semble confirmer cette hypothèse quand elle aborde l'insupportable qui constitue son réel. C'est à partir de son engagement qu'elle peut s'éloigner du réel. Ceci implique que nous nous devons de soutenir les effets de la présentation. C'est certainement par ce biais-là qu'une transmission de la psychanalyse en milieu psychiatrique peut s'opérer. Cela relève d'un pari, d'un travail à plusieurs au sein de la structure institutionnelle (médecins psychiatres, soignants...), du désir du psychanalyste pour que l'institution puisse consentir aux effets de la présentation.

Cette transmission peut se vérifier par les effets thérapeutiques qu'on peut observer dans l'après coup chez le patient qui a accepté de s'exposer.

APRÈS-MIDI DES CARTELS

Paris
5 FÉVRIER 2011

*L'angoisse,
l'affect qui ne
trompe pas*



Ce qui angoisse le sujet c'est le désir de l'Autre

BERNADETTE DIRICQ

Lors de la mise au travail de ce cartel sur « L'angoisse » il y a deux ans, je souhaitais développer la question de la relation entre l'angoisse de castration dont est affecté un sujet face au désir de l'Autre et la fin de cure d'analysant névrosé, plus précisément hystérique.

Dans le *Séminaire X*, Jacques Lacan définit l'angoisse, quelle que soit sa forme, comme étant le seul affect qui ne trompe pas, car contrairement aux autres affects, celui-ci est amarré à l'objet *a*. Tout au long de ce séminaire, Lacan ne cessera de situer et d'élaborer ce qu'il en est de la place et de la fonction de cet *objet*. Aussi à la première question, s'est jointe celle-ci : la fin d'analyse permet-elle au sujet de cerner la présence de l'objet angoissant et de déterminer sa fonction singulière ?

Je me baserai dans un premier temps sur quelques schémas de Lacan, ainsi que sur un autre déployé par Colette Soler lors du Séminaire de lecture (2006-2007) à propos du *Livre X* du Séminaire de Lacan pour rappeler quelques éléments théoriques concernant l'objet *a*.

Ainsi, le schéma de la division ou schéma de la subjectivation d'un sujet se constituant au lieu de l'Autre est repris par Lacan à cinq occasions (p. 37, 135, 189, 190 et 271) tandis qu'il le présente sous deux formes différentes en fonction de l'avancée du séminaire :

	A	S	
	S	À	
Reste	<i>a</i>		
	A	S	<i>x, che vuoi?</i>
	<i>a</i>	À	niveau du désir
	S		niveau de l'angoisse

Le petit *a* y est l'objet, je cite Lacan : « ce qui reste d'irréductible dans l'opération totale d'avènement du sujet au lieu de l'Autre, et c'est de là qu'il

va prendre sa fonction¹ » montrant ainsi le côté structural de ce reste dû au langage, à l'entrée du sujet dans le champ de la parole.

Mais ce schéma de la division dans sa seconde formulation indique trois choses :

— *a* y est situé toujours du côté du grand Autre tout en déterminant le \mathcal{S} lui aussi de ce même côté. La question que le cartel s'est alors posée est de savoir s'il s'agit encore là de l'opération première de causation du sujet, soit de l'aliénation aux signifiants de l'Autre que Lacan déploiera dans le *Séminaire XI*?

— *a* précède en effet la constitution du \mathcal{S} comme être parlant. Il semble dès lors impensable que quiconque, même en analyse puisse prendre conscience de cet objet chu non subjectivé.

— Enfin, le sujet aura à franchir ce niveau d'angoisse pour que se constitue le désir.

Or Lacan signale que l'angoisse se produit quand « quelque chose apparaît, présence insaisissable de cet hôte inconnu dont il n'y a pas d'image et pas d'idée », mais qui pourtant fait parfois une « bosse sous le voile phénoménal² ». Comment élucider ce paradoxe? Comment le sujet prendrait-il conscience de l'importance d'un tel objet *a* amarré à l'angoisse et ce, lors de sa cure, tandis que son vécu s'« hystorise »? Parle-t-on toujours du même objet *a*? En somme, s'agit-il de l'objet cause du désir ou est-il autre? C'est ce que tentera de montrer la seconde partie de cet exposé, qui rendra compte de ma réflexion dans le cadre de ce cartel et de l'historisation de dits surgis de l'association libre dans l'expérience analytique.

Car cet objet *a* appelé tantôt objet perdu chez Freud, soit celui qui étant manquant suscite le désir, tantôt objet chu ou séparé chez Lacan, préparant la seconde opération de causation du sujet soit la séparation du sujet d'avec l'objet *a* (cf. *Séminaire XI*), comment le distinguer de celui que Lacan désigne à la fin du séminaire comme objet pulsionnel cédé par le \mathcal{S} ?

Cet objet de la pulsion, selon la zone érogène qu'il occupe sur le corps du sujet, est objet oral, objet anal, objet regard ou objet voix. Et chacun est envisagé comme pouvant être source de plus-de-jouir mais aussi de jouissance et d'angoisse pour le parlêtre, quand une demande de l'Autre passe au registre du désir énigmatique et inquiète le sujet. Selon quels critères se fait alors le choix de cession d'un objet par le \mathcal{S} ?

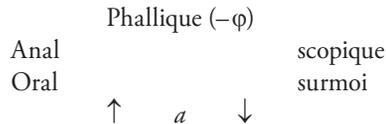
1 J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 189.

2 J. Lacan, « Kant avec sade », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 772.

Colette Soler, lors du séminaire de lecture du *Livre X L'Angoisse* de Lacan, nous éclaire à ce propos en distinguant l'objet *a* d'avant le \mathcal{S} , reste de la division, objet non subjectivé, des objets « *as* », objets pluriels pouvant être cédés afin d'alléger le poids de cet affect qu'est l'angoisse³.

Comme C. Soler l'explique : « L'angoisse, elle, est là, entre le sujet (\mathcal{S}) et l'Autre barré (\mathcal{A}). [...] elle n'est pas sans la soustraction première de l'objet *a*. [...] objet présubjectif, insubjectivable, dont le seul index phénoménologique est l'angoisse. Nul ne sait ce qu'il est comme *a* présubjectif⁴. » « L'objet cédé vient après⁵ », — choisi parmi les objets — *as*, objets pluriels. L'un d'eux est cédé par le sujet \mathcal{S} , « et la cession répond à l'angoisse ». Ainsi, contrairement à l'objet *a* présubjectif, « un sujet peut cerner son objet cessible, [...] primaire ou fondamental », dit-elle. Et cet objet cessible, c'est l'objet qui, pour Lacan dès 1963, représente le sujet « dans son être en quelque sorte de jouissance⁶ ».

Enfin, Lacan présente graphiquement « *les formes stadiques de l'objet a* » et les situe sur une courbe orientée, sur laquelle il note cinq niveaux⁷ :



Deux remarques s'imposent : d'une part, c'est le terme de « surmoi » que Lacan note en bas à droite du schéma, là où l'on croit trouver l'objet voix. Or le surmoi n'est pas la voix. C'est l'ordre, le commandement au sujet lui-même adressé. Pourquoi substitue-t-il ici le surmoi à la voix ? Colette Soler répond à cette interrogation : « [Lacan] désigne par là l'introjection de la dimension

3 C. Soler, Séminaire de lecture de texte, Année 2006-2007, *Séminaire L'Angoisse* de Jacques Lacan. Formations cliniques du Champ lacanien. CC de Paris. Nous retrouvons son schéma et le passage explicatif p. 131.

a

\mathcal{S} angoisse \mathcal{A}
niveau de la cession, répondant à l'angoisse

as

4 *Ibid.*

5 *Ibid.*

6 *Ibid.*

7 J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, op. cit., p. 341.

auditive [...] cette voix surmoïque⁸ implique la fonction paternelle⁹», fonction d'un père qui n'est ni le castrateur, ni le soustracteur de l'objet *a* même si ce dernier s'origine au champ de l'Autre. Car le père est lui-même castré. Et l'objet cédé est cette sorte de décision du sujet qu'il accepte de faire passer dans le champ de l'Autre. C. Soler l'écrit *a(A)* c'est-à-dire objet historisé, objet électif, objet de désir fini qui porte l'index d'une histoire, objet identifiable et nommable.

D'autre part, Lacan place au sommet de la courbe, l'objet phallique $-\phi$. Ainsi dit-il : « Au niveau du stade phallique, qui est central par rapport aux divers stades de l'objet et que par convention nous appelons stade 3, la fonction de *a* est représentée par un manque, à savoir le défaut du phallus comme constituant la disjonction qui joint le désir à la jouissance¹⁰. » C'est ça la castration, cette béance centrale impossible à combler.

Si cet objet phallique en tant qu'organe du sujet mâle est à l'origine de l'angoisse de castration chez l'homme, angoisse liée à l'impossibilité éventuelle de se servir de l'organe phallique parce qu'évanescents, les femmes elles, ne l'ayant pas, n'ont qu'un rapport secondaire au phallus et dès lors elles seraient moins angoissées. Cette angoisse moindre était déjà signalée dans la théorie freudienne, où dès 1932 lors de sa conférence intitulée « Angoisse et vie pulsionnelle¹¹ », Freud reconnaissait que ce qui menaçait les femmes et les sujets hystériques en particulier était plutôt la perte d'amour. On sait en effet combien est essentiel pour le sujet hystérique le fait d'être séduite et aimée par le Père. Dans la petite enfance de la fille, l'Autre paternel se substituerait donc au grand Autre primordial qu'est la mère dont le manque de pénis a été repéré par l'enfant de sexe féminin. Tel est le choix il est vrai du sujet hystérique.

Venons-en maintenant à la question de l'enseignement que procure la fin de l'analyse pour ce sujet. Comment repérer l'objet avec lequel il aura tenté, en vain, de combler la béance de la castration du père ?

À la création de ce cartel sur l'angoisse, mon analyse était entrée dans sa dernière phase, qui est affaire de temps logique. Ainsi le moment de conclure trouverait-il son aboutissement ; mais comment cela s'inscrirait-il ? C'est sur une

8 Voix surmoïque qui vous dit « Jouis » et à laquelle vous ne pouvez que répondre « J'ouïs » et que Lacan a comparé par ailleurs au son du chofar.

9 C. Soler, Séminaire de lecture de texte, Année 2006-2007, p. 140.

10 J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse, op. cit.*, p. 341-342.

11 S. Freud, « XXXII^e conférence » dans *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984.



interprétation de l'analyste que ce moment s'engagea. Ainsi, suite à une phrase que j'énonçais dès le début de la séance à propos de ce que je pensais être une erreur de ma part, mon analyste m'interrompit, insistant sur le signifiant que je venais de dire : il s'agissait du mot « erroné ». Une forme d'angoisse me prit aussitôt et, je me demandai alors ce que l'analyste me voulait. Qu'y avait-il là d'important me concernant ?

« *Che vuoi?* » c'est ainsi que Lacan inscrit le questionnement d'un sujet en devenir, à propos de l'Autre, lieu des signifiants sur le graphe du désir¹² et, quoique en relation directe avec la parole signifiante, il y inscrit la voix au niveau de l'Autre et non sur la chaîne signifiante. Ainsi l'analyste pointait un signifiant du code pouvant être essentiel.

Sortie de la séance en moins de temps qu'il le faut pour le dire, circulant donc dans le quartier je fis une rencontre avec un personnage cent fois croisé sans doute mais qui cette fois me fit m'arrêter. Je me trouvais en effet face à la statue représentant le maréchal français Lyautey, et sur le côté de cette stèle, je lus : « À vous, civils ou militaires, morts outre-mer pour la France ». Dans le même temps je pensais « héros morts pour la Patrie » tandis que me venait à l'esprit un passage de la chanson de Daniel Balavoine : « Je n'suis pas un héros, ces mots-là me collent à la peau ». Non je n'étais pas un héros né ! Et bien que me pensant souvent telle une « morte-vivante », mon intention n'était pas de me laisser aller. Je souhaitais vivement quitter cette attitude morbide et jouissive à la fois. « Je ne suis pas un héros né » était-elle l'expression d'une destitution subjective ? Ou de quel habillage me séparais-je ?

Cette pensée ainsi mise en exergue, je poursuivais le travail analytique, ajoutant à mes dits des souvenirs et des liens non encore inscrits dans mon histoire.

Je parlais à nouveau de mon père de qui je voulais tant être aimée ; certes, il n'était plus alors le père idéal, I(A), quoiqu'il le fût au début de l'analyse mais il avait depuis perdu de son éclat. Sa fragilité, sa tristesse fréquente, et sa culpabilité insurmontable s'étaient souvent manifestées dans mon enfance.

J'évoquais donc plutôt une période antérieure, période de fin de guerre dramatique pour lui, fils aîné d'une fratrie de huit enfants et pour leur mère. Car celui que l'on peut aujourd'hui encore évoquer du nom de « héros », était mon grand-père paternel, son père donc, civil entré dans la Résistance dès le début de la guerre, accueillant et hébergeant des parachutistes anglais et qui fut emmené fin 45 par la Gestapo suite à la dénonciation d'un voisin. Depuis,

12 J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 815 et 817.



définitivement disparu sans laisser la moindre trace, les nom et prénom de ce grand-père paternel figurent parmi la liste des Civils résistants et déportés, inscrits sur le monument aux morts de la guerre 40-45 de ma ville natale où je naquis l'année qui suivit la fin effective de la guerre.

Longtemps lors des séances suivantes, je recherchais sans succès le prénom de ce grand père dont je porte le patronyme; le prénom « Rodolphe » que je savais inexact s'imposait à moi. L'oubli du nom décrit par Freud comme preuve de l'existence du refoulement était bien présent.

C'est bien plus tard que je compris ce qui suit, lors d'une séance où je relatais, très angoissée, des événements familiaux venant de se produire et où il était question d'armes à feu, un symptôme de conversion me mettant le feu aux joues me permit d'évoquer l'injonction militaire : « en joue, feu ! » et de reconstruire un pan de l'histoire familiale laissé vide. Ce grand-père fut en effet fusillé sous le commandement d'Adolf Hitler. Il fallut que j'en passe par cette anecdote symptomatique pour que son prénom me revienne à l'esprit, s'inscrivant correctement : « Adolphe ». Grand-père paternel que je n'ai pas connu de son vivant mais évoqué dans le discours tenu par mon père, Adolphe avait choisi de se taire pour protéger sa famille.

Adolphe, et non Rodolphe dont le « R-O » s'était étrangement substitué aux deux premières lettres du prénom. Dès cet instant je me souvins d'un panneau indicateur présent autrefois dans un rêve et où le « ring », périphérique de Bruxelles était signalé par ces deux lettres écrites en blanc sur fond bleu.

Ainsi la lettre RO « cessa de ne pas s'écrire » et, quoique hors sens, elle avait envahi mon vocabulaire signifiant (rogner, ronger, croquer, etc.) et ses chaînes porteuses de significations restées non conscientes; elle s'y était imbriquée et m'affectait alors d'une colère sourde et intérieure dans certaines situations incompréhensibles, me rendant perplexe. Parmi ce vocabulaire il y avait notamment le borborygme « rot » et le verbe « roter » dont l'action lors d'un repas par exemple me mettait hors de moi. En lien direct avec l'objet oral et le besoin de l'Autre maternel souhaitant que l'enfant profite au mieux et digère, cette découverte contribua à divers repérages de cet affect qu'est l'angoisse face au désir trop insistant et énigmatique pour le nourrisson de l'Autre maternel; mais il référa aussi au complexe de sevrage, mis en acte par l'infans refusant notamment le mamelon ou la tétine, se séparant ainsi de l'objet oral premier cédé à L'Autre primordial. J'étais, m'a-t-on raconté, un bébé très difficile à nourrir, à la limite de l'anorexie du nouveau-né jusqu'au jour où mon père me proposa du lait concentré sucré ou du beurre sur une petite cuillère.

Sur le schéma des « formes stadiques de l'objet a » c'est sur la même horizontale que Lacan place au niveau 1, l'objet oral et au niveau 5 l'objet voix en



le nommant, surmoi. « Chacun sait, et ce petit schéma est seulement destiné à vous le rappeler, [dit Lacan] les liens du stade oral et de son objet avec les manifestations primaires du surmoi. » Lacan poursuit : « En vous rappelant sa connexion évidente avec cette forme de l'objet *a* qu'est la voix, je vous ai indiqué qu'il ne saurait y avoir de conception analytique valable du surmoi qui oublie que, par sa phase la plus profonde, c'est l'une des formes de l'objet *a*¹³. »

Comment rendre compte ici de l'importance de cet autre objet qu'est l'objet voix surmoïque sans doute fondamental en ce qui concerne le sujet hystérique?

Au vu de ce qui était le symptôme d'entrée en analyse — conversions hystériques autour de la sphère orale, affects de colère, angoisse et sentiment d'incapacité pour exprimer toutes formes de questions ou d'interventions face à un public à qui j'attribuai la fonction de grand Autre que je devais alors penser tout puissant, ainsi qu'au libellé du fantasme fondamental « Un enfant est bâillonné », la relation avec le silence, choix obligé de ce grand-père paternel voulant sauver les siens, prit coloration.

La conviction se forgea que le repérage de la béance qu'est la castration ainsi que le manque propre à mon père et ses modes d'expression, étaient autant de formes de demandes, de supplications. Ses récits évoquant l'héroïsme de son père ou encore les chansons au contenu plein de grandeur d'âme qu'il interprétait de sa voix grave de basse étaient légion. Or, ces moments ne pouvaient qu'être en rapport direct avec ce silence; en somme mon père, lorsque je criais la nuit, m'enjoignait d'être sage et de me taire. Mon grand-père était le héros de ses récits et de ses chansons, de ses regrets aussi et de sa culpabilité de n'avoir pu le sauver. Et l'absence définitive du père démantelant réellement le couple de ses parents et l'idéal qu'il s'en faisait, il se fit alors un devoir d'être le soutien de sa mère et de sa famille.

Ces actes vécus dans mon enfance, ces affects perceptibles ainsi que la demande « Tais-toi » qu'il m'adressait dans le but probable de ne pas éveiller ma mère, devinrent non seulement pour l'*infans*, injonction surmoïque mais encore parole de nomination. Ma mère en effet, femme dont il avait fait l'objet cause de son désir et qu'il rendit mère, cette « femme-mère, la première, l'objet dit incestueux, [était] en place d'être, supposée d'être l'objet *a* *historisé* du père. Mais du même mouvement, désignant l'objet incestueux, il le soustrait¹⁴ ». À un fils certes, que je n'étais pas mais dans ce même temps, c'est lui même qui se soustrayait à moi, sa fille, désignant l'importance de ma mère, sa femme,

13 J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, op. cit., p. 342.

14 C. Soler, op. cit., p. 144.



comme objet de son désir et ma place dans la génération suivante. Telle serait une nouvelle formulation de l'Œdipe freudien. Cette fonction du père nommant « à la fois nomme l'objet et est lui-même nommant par son élection d'objet » comme le dit encore Colette Soler. Ainsi, « le père est une condition supplémentaire à l'opération du langage pour constituer, pour faire entrer un sujet dans un désir fini. [...] la fonction père la redouble d'une autre, d'une deuxième soustraction », « la soustraction que le langage introduit au niveau des pulsions partielles » mais cette fois, c'est au niveau de « l'objet *historisé*, objet *a* passé dans le champ de l'Autre », a(A) qu'elle se produit.

L'enfant que j'étais, petit soldat courageux et silencieux, s'était fabriquée à l'image de ce grand-père héroïque et, devenue adulte, luttait encore contre les éléments tempétueux de la vie jusqu'au jour où le moment de conclure l'analyse aboutit à cette vérité : je m'étais bel et bien trompée, leurrée. L'injonction surmoïque « tais-toi », je me l'étais infligée afin d'être aimée, cédant l'objet voix et devenant silencieuse et secrète, pensant répondre au désir impossible à satisfaire d'un Autre qui n'existe pas et, ayant forcément déçu ce père, ma castration s'étalait pour de bon. Pourtant la fonction père fut essentielle pour que survienne, une fois repérés les objets cédés qui faisaient mon être de jouissance, le désir qui est devenu le mien. Un désir nouveau, désir de l'analyste qui aujourd'hui porte le sujet vers une destinée dont il est seul à tenir les rênes. Séparée du joug de cet ordre surmoïque, je peux orienter différemment ma vie et mon travail face au réel indicible irrémédiable de l'existence et à son côté mortel, utilisant les moments de silence à bon escient afin de permettre à d'autres un travail analytique efficient.



Le temps de l'angoisse

ARMANDO COTE

« C'est le désir de l'analyste, qui au dernier terme, opère dans la psychanalyse.¹ »

Jacques Lacan

Avant de parler de l'angoisse, je voudrais dire un mot sur « le cartel ». J'ai connu cette forme de travail quand j'étais étudiant en psychologie, j'avais entamé ma troisième année, déçu par l'enseignement à l'université j'ai commencé à chercher autre chose. C'est alors que j'ai appris qu'un professeur de dernière année faisait des réunions hebdomadaires dans son cabinet pour lire les séminaires de Lacan, et je fus invité par un ami à créer un cartel. Drôle de mot dans un pays où ce signifiant est plus associé au trafic de drogues qu'à la construction d'un savoir. Nous avons choisi de lire le *Séminaire VIII, Le transfert*. C'était il y a vingt ans, et depuis je ne cesse de travailler sous cette forme. Malgré toutes ces années passées à l'université en tant qu'élève mais aussi enseignant, je trouve que le dispositif du cartel est unique : le lien qui se produit entre la parole, le dire et le savoir est inouï, il est toujours en mouvement.

Dans la lecture du séminaire sur *Le Transfert*, j'ai été frappé par la figure de Socrate qui sert à Lacan, à faire une analogie entre le père de la philosophie et le psychanalyste. En effet, Socrate a produit un rapport nouveau avec la vérité, à partir de sa fameuse formule de « rien savoir », ce qui fait émerger le désir : « Le désir n'est pas mis par Socrate, dit Lacan, en position de subjectivité originelle, mais en position d'objet. Eh bien ! C'est aussi du désir comme objet qu'il s'agit chez Freud. ² » Il me semble que l'expression du « temps de l'angoisse³ » expression que l'on trouve à la page 204 du séminaire sur l'angoisse, est en lien avec

1 J. Lacan, « Du Trieb », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 854.

2 J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1992, p. 34.

3 « Le temps de l'angoisse n'est pas absent de la constitution du désir, même si ce temps est éli­dié, non repérable dans le concret. », J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 204.



le désir de l'analyste. Ce temps, dit Lacan, peut manquer. En effet, le temps propre à l'angoisse peut être absent d'une cure, ce qui n'empêche pas que, par la présence de l'analyste, en tant qu'objet, ce « temps de l'angoisse » puisse être reconstruit.

Le travail des différents membres du cartel m'a permis de voir de manière plus claire l'importance de l'objet et la question du transfert. Je vais tenter de vous faire part de ce que j'ai pu en extraire, dans nos échanges dans le cartel. Le séminaire sur l'angoisse est un séminaire que j'ai travaillé, il y a dix ans, avec un groupe de collègues pendant presque deux ans avant sa publication. La question de l'objet et du transfert n'était pas au travail pour moi à ce moment-là. Il me semble que le dispositif du cartel rend compte aussi du moment du rapport à l'inconscient de chacun, de son rapport à la position d'analyste et à l'École. Ma participation au dispositif de la passe en tant que passeur n'est pas sans effet dans la lecture du séminaire.

L'angoisse et le temps

Lacan n'est pas le premier à avoir fait le lien entre l'angoisse et le temps, c'est un lien qui existait déjà dans la philosophie. Ce lien entre angoisse et temps est présent chez Lacan depuis le début de sa lecture de Kierkegaard. Dès sa première allusion au philosophe, même s'il fait référence à la question de la répétition, il s'agit déjà du lien entre angoisse et temps dans son texte « L'agressivité en psychanalyse », (1948⁴). Dans cette dialectique du temps nous retrouvons la notion d'*instant*. C'est une notion principale dans la pensée du philosophe danois. Le problème pour le philosophe est de rendre compte des moments concrets du temps. Un temps existentiel ? Le temps est en lien avec le sujet et l'Autre. Là où le temps était pris dans une succession temporelle, Kierkegaard va montrer sa singularité⁵.

L'angoisse est, parmi les affects, le seul à être conçu comme indice de la vérité, c'est-à-dire comme l'indice vrai de ce qu'il a de vérité. Kierkegaard parle ainsi de l'angoisse comme d'une expérience, la seule, qui peut conduire à la vérité de la foi, donc, le salut : « cet apprentissage [de l'angoisse], dit Kierkegaard, est une

4 J. Lacan, « L'agressivité en psychanalyse », dans *Écrits, op. cit.*, p. 101-124. : « Nous ne croyons pas vain d'avoir souligné le rapport que soutient avec la dimension de l'espace une tension subjective, qui dans le malaise de la civilisation vient recouper celle de l'angoisse, si humainement abordée par Freud et qui se développe dans la dimension temporelle. Celle-ci aussi nous l'éclairions volontiers des significations contemporaines de deux philosophes [...] Bergson [...] et celle de Kierkegaard pour sa signification dialectique. »

5 Ce lien entre angoisse et l'instant chez Kierkegaard est développé largement par Jean Wahl dans un article intitulé « L'angoisse et l'instant », J. Wahl, *Kierkegaard, L'un devant l'Autre*, Paris, Hachette, 1998, p. 43-68.



aventure qu'il nous faut tous subir, si nous ne voulons pas notre perdition, faute de jamais avoir connu l'angoisse ou en nous y engoutissant ; c'est pourquoi l'apprentissage véritable de l'angoisse est le suprême savoir. ⁶ » Ce lien, Lacan va le revendiquer justement avec la question du transfert, ce qui pousse un sujet vers l'analyse n'est pas un affect, mais son désir, un désir particulier qui va « revivifier toute la dialectique du désir⁷ ». Comme dans le conte des frères Grimm intitulé : « De celui qui partit en quête de la peur⁸ », nous allons tenter de retrouver quelques raisons de la quête de l'angoisse que Lacan nous propose et ses liens avec le maniement du transfert.

Nous ne pouvons pas rentrer ici dans les développements de Kierkegaard concernant le surgissement de l'éternité dans le temps empirisme historique, qui sous la figure du Christ vient scinder la continuité, cet instant, dit Kierkegaard est le saut dans la foi. Disons, de manière très condensée, que Kierkegaard est un des philosophes que Lacan n'a jamais contredit, il a frayé la voie à des concepts fondamentaux de la psychanalyse : la répétition et l'angoisse notamment.

Il existe un lien, chez Lacan, entre la question du temps et l'angoisse dans le texte contemporain à celui de « L'agressivité en psychanalyse » qui s'appelle « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », qui est de 1945. Dans ce texte, Lacan donne vers la fin de son article une place bien particulière à l'*instant de voir* par rapport aux deux autres scansions⁹. La question étant : comment réduire le moment de conclure, le temps pour comprendre a duré aussi peu que l'instant du regard. Il y avait déjà dans ce texte une question sur la durée et l'intervention de l'analyste dans la direction de la cure.

Rodolphe Adam, dans son livre *Lacan et Kierkegaard*¹⁰, nous rappelle que le mot « instant » s'écrit en danois *Oieblikket* et en allemand *Augenblick*, ce qui signifie littéralement « coup d'œil » ou « clin d'œil ». Kierkegaard dans son article sur « Le concept de l'angoisse » dit : « Un regard est donc une catégorie du temps, mais bien entendu du temps dans le conflit fatal, on est en

6 S. Kierkegaard, *Le concept de l'angoisse*, trad. K. Ferlov et J. J. Gateau, N.R.F. Idées, Paris, 1969, p.159.

7 J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'angoisse*, op. cit., p. 265.

8 J. Grimm et W., *Contes*, Paris, Folio plus, 2006, p. 7.

9 « Cette référence du « je » aux autres en tant que tels doit, dans chaque moment critique, être temporalisée, pour dialectiquement réduire le moment de conclure le temps pour comprendre à durer aussi peu que l'instant du regard » — J. Lacan, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée », dans *Écrits*, op. cit., p. 211-212.

10 R. Adam, *Lacan avec Kierkegaard*, Paris, Puf, 2005.



intersection avec l'éternité.¹¹ Il y a donc une tension entre l'*instant de voir*, le *temps pour comprendre* et le *moment de conclure*, où il est question d'un acte qui mettra fin à cette attente de la réponse. La question de la fin d'une analyse est déjà au travail.

Lorsque l'angoisse fait émergence, quel est le rapport avec la dimension du temps? «Le temps de l'angoisse» est en lien avec «le temps de l'Autre» étant donné que le sujet est suspendu à la question du désir, à la question de ce que l'Autre me veut. C'est un moment très particulier parce que le sujet ne sait pas. «La dialectique de l'angoisse se déplace vers la question du désir¹².»

Dans le transfert, le patient est fasciné par un objet qui se trouve au-delà de la relation duelle avec l'analyste. Cet objet, c'est le point en dehors de la relation à deux, l'analyste l'ignore aussi. Lacan va donner à ce point le nom de désir de l'analyste.

À partir du séminaire sur le transfert, la position de l'analyste n'est plus la même. En effet, Lacan avait fait référence au jeu du bridge, pour parler de la place de l'analyste dans la cure. L'image de l'analyste miroir, immobile, sans mémoire, sans désir, sans compréhension, laisse la place à un analyste qui éprouve des sentiments pour son patient et qui est animé d'un désir. Dans ce virement, Lacan introduit «le temps de l'angoisse» comme un temps introuvable en dehors du transfert et indispensable pour la direction de la cure.

Ce mouvement résulte du débat qu'il mène avec ses contemporains, notamment avec tous les analystes qui tentent de rétablir la notion du *contre-transfert*. À l'époque, mais encore aujourd'hui, on confond volontiers la question de la subjectivité de l'analyste avec le désir de l'analyste. Dans le *Séminaire X* il en est question, notamment, avec Margaret Little¹³, Lucia Tower¹⁴ — impossible de revenir sur ce que chacune a proposé concernant le contre-transfert mais c'est passionnant et d'actualité. Les positions sont très variées, Lacan parle d'un éventail, qui montre bien la situation à ce moment, des positions concernant les affects et l'intervention de l'analyste. Lacan va faire une synthèse des toutes ces positions concernant le transfert, à partir de l'introduction de *l'objet petit a* et son lien avec l'angoisse.

11 S. Kierkegaard, *Le concept d'angoisse*, Paris, Gallimard, 1990, p. 95.

12 J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse, op. cit.*, p. 248.

13 M. Little, «Counter-transference and the patient's response to it», dans *International Journal of psychoanalysis*, 1957, XXXVIII, p. 240-254.

14 L. Tower, «Countertransference», dans *International Journal of psychoanalysis*, vol. 4, 1956.



Dans son retour à Freud, Lacan avait déjà montré les problèmes techniques et théoriques que pose le versant qui réduit le transfert à la répétition, ce qui pousse la pratique de la psychanalyse à une pratique de la suggestion. En effet, ses développements autour de l'angoisse lui permettent de faire un tour de force concernant le transfert, non comme un rapport du sujet au signifiant, mais du rapport du sujet à l'objet, c'est la ligne que Lacan avait frayée, déjà dans les années 50, dans son texte sur le transfert. Il dit : « le transfert n'est rien de réel dans le sujet, sinon l'apparition, dans un moment de stagnation de la dialectique analytique, des modes permanents selon lesquels il constitue ses objets¹⁵. »

Le symbolique qui fait défaut, la carence signifiante, vont faire le succès du contre-transfert. La place vide que Lacan avait donnée à l'analyste dans le jeu du bridge est maintenant occupée par l'objet *a*, cause du désir. Le transfert pour Lacan, est en lien non avec les affects qui circulent dans une analyse, source d'embrouille et d'égarement, mais avec un savoir, avec une supposition de savoir qui est transféré sur l'analyste et qui doit guider la cure même.

Le transfert n'est pas de l'ordre de la répétition, mais d'une ouverture, d'où l'importance d'un « temps de l'angoisse » comme temps de séparation¹⁶. L'analyste ne doit pas s'appuyer sur les sentiments qui émergent dans l'analyse au risque de se perdre lui-même, mais sur le seul affect qui ne trompe pas : l'angoisse. Affect qui est en lien avec le savoir inconscient que l'analyste doit supposer à l'inconscient de l'analysant. C'est sur ce point que Lacan va faire le lien entre le fantasme et l'angoisse. Deux textes de Freud parlent de ce lien : celui qu'il a consacré à la construction dans l'analyse en 1937, dans lequel il fait la comparaison du travail analytique avec le travail archéologique¹⁷ et délimite déjà la tâche analytique comme un travail de recherche dans le passé d'un objet qui résiste au passage du temps, ce qui fait écho à l'insistance de Lacan sur l'objet irréductible et le manque¹⁸ qu'il produit ; et l'autre texte, celui sur Leonardo da Vinci, où il oppose fantasme et souvenir, où la scène avec le voutour n'est pas un souvenir mais un fantasme construit plus tard et qu'il a

15 J. Lacan, « Intervention sur le transfert », dans *Écrits, op. cit.*, p. 225.

16 J. Lacan, *Le Séminaire Livre X, L'Angoisse, op. cit.*, p. 195. L'angoisse apparaît dans la séparation.

17 « Il faut considérer entre autre, que l'archéologue a affaire à des objets détruits dont des parties volumineuses et importantes ont sans aucun doute été perdues par l'effet de la violence mécanique, du feu ou du pillage. [...] Il en va tout autrement de l'objet psychique [...] L'essentiel est entièrement conservé, même ce qui paraît complètement oublié subsiste encore de quelque façon et en quelque lieu, mais enseveli, inaccessible à l'individu » — S. Freud, « Construction dans l'analyse », dans *Résultats, idées et problèmes II*, Paris, Puf, 1985, p. 272.

18 Sur ce point, voir chap. X du séminaire.



rejeté dans son enfance. « Le temps de l'angoisse » est en lien avec ce moment de construction, c'est l'objet irréductible qui est le reste de son rapport à l'Autre.

Dans le séminaire sur l'angoisse, Lacan fera référence à la position de Freud dans le cas de la jeune homosexuelle et du piège dans lequel il est tombé dans la direction de sa cure où Freud finit par « la laisser tomber¹⁹ », dit Lacan. Lacan montrait aussi comment dans le cas de Dora, Freud aussi à la fin de la cure l'a « laissée tomber²⁰ ». Ce *laisser tomber* est en lien avec l'émergence de l'objet *a*, et l'émergence de l'angoisse. C'est le caractère structural du rapport du sujet à l'angoisse.

Lacan prend la question de la fin de la cure à partir de ce « laisser tomber » de Freud lui-même. Laisser tomber dans le sens qu'il n'a pas été jusqu'au bout de la cure, il n'y a pas eu une fin. Lacan dit pourquoi : parce que Freud « s'arrête estomaqué devant ceci [...] alors quoi, l'inconscient peut mentir! ²¹ » C'est un drame interne que Freud est en train de vivre à travers la cure de la jeune homosexuelle, parce que toute sa théorie sur l'inconscient, comme le plus profond de la vérité, vraie, peut finalement nous tromper. Freud va alors, comme c'est son habitude, « faire confiance à l'inconscient²² » et introduire la question du désir, même si l'inconscient s'exprime sous la forme du mensonge. « C'est le point où Freud, dit Lacan, refuse de voir dans la vérité, qui est sa passion, la structure de fiction comme étant à son origine²³. »

Ce retour à Freud, par Lacan, est l'occasion de rendre hommage à son courage et d'avancer à partir de ces points de résistance, d'où son insistance sur la question de l'angoisse et du transfert. La défense n'est pas contre l'angoisse, mais, comme Freud a pu le montrer sans pouvoir aller plus loin, contre ce dont l'angoisse est signal.

Un exemple de « ce temps de l'angoisse » dans le travail analytique est le texte de Freud « Un enfant est battu » où il est question de fantasme et d'angoisse. La conclusion essentielle de ce texte est que l'analyse n'est pas de l'ordre de la répétition du passé mais de la construction, mais aussi que l'angoisse peut manquer ce qui implique que l'analyste doit l'inclure dans sa tâche. Lacan, en suivant Freud, s'écarte radicalement de ses contemporains qui pensent que le transfert est répétition.

19 J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse, op. cit.*, p. 133.

20 *Ibid.*

21 *Ibid.*, p. 151.

22 *Ibid.*, p. 152.

23 *Ibid.*



Le fantasme a pour fonction de fermer, d'obturer. Il ferme une chambre bien particulière qui contient un réel irréductible : le désir. Le fantasme met un voile sur l'amour incestueux du père, sur la réalité du Nom-du-Père. En 1919, Freud dans son texte « Un enfant est battu », démontre la structure fondamentale du fantasme. Il fait la différence entre deux fantasmes, le fantasme conscient pour la fille et pour le garçon, et le fantasme inconscient, qui est une construction de l'analyse. Dans les huit cas qu'il évoque il fait référence à la phrase « je suis battu par le père », qui est un fantasme inconscient de la liaison incestueuse au père.

À partir du concept de l'angoisse et de ce moment de séparation qu'il produit, Lacan va inverser les rapports du savoir et de la vérité, la question du savoir du psychanalyste devient prioritaire. Il n'est pas étonnant qu'après le *Séminaire X*, Lacan institue la passe, soit le protocole susceptible d'extraire un savoir du passage de l'analysant à l'analyste. « Le temps de l'angoisse » est donc un temps essentiel dans la direction de la cure, qui permet à l'analyste de mettre en tension et en acte le désir de l'analyste et le désir de l'Autre.

Lacan dans son séminaire sur l'angoisse finit par ces mots :

« Je vous ai plusieurs fois interrogés sur ce qu'il convient que soit le désir de l'analyste pour que le travail soit possible là où nous essayons de pousser les choses au-delà de la limite de l'angoisse.

Il convient assurément que l'analyste soit celui qui, si peu que ce soit, par quelque biais, par quelque bord, ait assez fait rentrer son désir dans ce *a* irréductible pour offrir à la question du concept de l'angoisse une garantie réelle²⁴. »

Même si par la suite, Lacan ne reviendra pas de manière approfondie sur la question de l'angoisse, celle-ci restera un opérateur de séparation. Dans son séminaire *L'Envers de la psychanalyse*, il réaffirme la place centrale de l'affect de l'angoisse non seulement dans la cure mais aussi dans le discours du maître et le discours analytique²⁵. Il dit que l'angoisse reste l'affect unique, effet majeur du langage sur la jouissance, c'est-à-dire la production de l'objet *a*. C'est l'affect autour duquel toute la dialectique du désir s'ordonne, c'est dans ce sens que « le

24 *Ibid.*, p. 390.

25 « Ce que je me trouve développer à présent sous le titre du discours du maître motivait déjà la façon dont j'ai abordé l'angoisse. C'est un tort que de croire que je néglige l'affect [...] Tout mon séminaire de cette année — là est au contraire articulé autour de l'angoisse, en tant que c'est l'affect central, celui autour de quoi tout s'ordonne. Puisque j'ai pu amener l'angoisse en tant qu'affect fondamental, c'est tout de même bien que déjà, depuis un couffe, je n'avais pas négligé l'affect. » — J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse, op. cit.*, p. 168.



temps de l'angoisse » n'est plus un temps logique mais un temps phénoménologique que Lacan situe « comme antérieur à la cession de l'objet²⁶ ».

Dans son séminaire R.S.I., Lacan affirme la compatibilité de son idée : l'inconscient est conditionné par le langage mais aussi par *Inhibition, Symptôme, Angoisse*. Il dit à propos de l'angoisse : « l'angoisse c'est ça, c'est ce qui, c'est ce qui est évident, c'est ce qui de l'intérieur du corps ek-siste, ek-siste quand il y a quelque chose qui l'éveille, qui le tourmente.²⁷ » L'angoisse ne trompe pas parce qu'elle part du réel pour donner sens à la nature de la jouissance.

L'affect d'angoisse nous donne un accès au réel, le plus réel du sujet. Avec l'angoisse, Lacan pourra proposer non pas une traversée du fantasme comme cela a été si longtemps dit, mais plutôt une version de l'autre côté de l'amour, de l'amour de transfert. C'est peut-être pour cette raison que Lacan s'attarde sur la question du deuil dans le séminaire²⁸. Il propose une lecture du parcours d'une psychanalyse comme le parcours d'un deuil, le moment où le sujet cesse d'avoir un objet. Il finit par insister sur ce moment de nomination, du dire, du nom : quand l'Autre est nommé il se produit un effet de libération : « Le moment où le nom est prononcé de celui ou celle à qui s'adresse notre amour, nous savons bien que c'est le seuil qui a la plus grande importance²⁹. » La traversée de ce seuil est le moment pour conclure, conclure pour qui nous remplissons la fonction du manque : *j'étais son manque*³⁰.

26 *Ibid.*, p. 375.

27 J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXII, R.S.I.*, séminaire non publié, séance du 17 décembre 1974.

28 Voir chap. X du séminaire.

29 *Ibid.*, p. 390.

30 *Ibid.*, p. 166.

Fantasme et angoisse, même structure?

FRÉDÉRIQUE DECOIN

En guise d'introduction à cet exposé, je tiens tout d'abord à dire quelques mots sur le dispositif du cartel en lien avec ma lecture du *Séminaire X* en question.

J'ai été frappée dès les premières pages du séminaire par l'accent mis par Lacan sur la question de « l'expérience ». L'expérience est, en effet, pour lui, la « source » de la théorie analytique¹, mais de cette expérience son enseignement vise à extraire, non pas la « compréhension d'un vécu² », qui serait une version « psychologisante », mais celle d'un « ressort », d'un ressort structural pour que cette « compréhension ne soit pas trompeuse³ ».

En fait, Lacan prend ses distances vis-à-vis de l'imaginaire « trompeur » qui est l'apanage de la psychologie, donc, mais aussi de la philosophie. Ainsi, *La phénoménologie de l'esprit*, de Hegel est-il « trop centré sur l'imaginaire ».

« C'est très joli de dire que la servitude de l'esclave est grosse de tout l'avenir jusqu'au savoir absolu, mais, politiquement, cela veut dire que, jusqu'à la fin des temps, l'esclave restera esclave⁴. »

Il est exclu pour Lacan de développer une *psycho-logie*, c'est-à-dire « un discours sur cette réalité irréelle qu'on appelle la psyché⁵ », son expérience et son enseignement portent en effet sur une « praxis qui mérite un nom, *érotologie* ». Il s'agit d'une « praxis du désir ».

Tout le séminaire sur l'angoisse tente de mettre en lumière de la manière la plus « simple » possible la structure de cette praxis.

Le désir du sujet étant fondé sur le réel, il va s'agir d'élaborer cette praxis au plus près de ce réel, d'où les mathématiques pour atteindre l'épure du trait unaire, mais d'où aussi les dispositifs de la passe et des cartels, expériences

1 J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 26.

2 *Ibid.*, p. 27.

3 *Ibid.*, p. 28.

4 *Ibid.*, p. 35.

5 *Ibid.*, p. 24.

inédites qui n'existent que dans le « champ lacanien » et mettent le désir du sujet en place d'agent. Le passant, comme le cartellisant sont des « analysants », écrit Colette Soler dans notre dernier *Mensuel*⁶.

Le Plus-un est essentiel en tant qu'il est le nouage entre ces « analysants » et l'École et s'il est lui-même en position d'analysant, il véhicule quelque chose du désir dans l'École et œuvre donc pour la psychanalyse en extension. Les Plus-un que j'ai rencontrés ont tous tenu cette position.

En ce qui concerne notre cartel, nous avons commencé à lire ensemble (à 4 +1) ce séminaire sur l'angoisse début 2009, et nous en abordons à présent la deuxième moitié!

Ma question est donc née de la première moitié du séminaire, et à vrai dire il a fallu la proposition de cette intervention dans le cadre de nos après-midi des cartels et la relecture qu'elle a motivée, pour la faire émerger.

Je commence effectivement à relire le *Séminaire* et dès la première page, je suis arrêtée par ce que dit Lacan de l'angoisse et du fantasme, je cite :

« Je dis encore mieux, puisqu'il a pu m'apparaître, dans ce qui s'est dit lors de la récente réunion dite provinciale de notre Société, que quelque chose avait effectivement pris sa place dans votre esprit concernant cette structure si essentielle qui s'appelle le fantasme. Vous verrez que la structure de l'angoisse n'en est pas loin, pour la raison que [...] la même⁷. »

Lacan pose, donc, dès le départ, que l'angoisse et le fantasme ont la même structure.

Je n'avais pas dans un premier temps pris toute la mesure de cette affirmation et j'en suis alors plutôt surprise. Je n'étais bien sûr pas passée à côté du rapport nécessaire entre fantasme et angoisse, la structure de l'un, S barré poinçon de *a*, comprenant la condition d'émergence de l'autre, à savoir l'objet *a*, mais ça n'en faisait pas pour autant deux structures symétriques.

Lacan distingue, en effet, le fantasme de l'angoisse, en insistant sur la fonction de « recouvrement » qu'opère le premier sur la deuxième.

« Ce fantasme dont le névrosé se sert, qu'il organise au moment où il en use, il est frappant que c'est justement ce qui lui sert le mieux à se défendre contre l'angoisse, à la recouvrir⁸. »

6 C. Soler, « Le cartel analysant? », soirée des cartels, Paris, 30 juin 2010, *Mensuel* n° 57, janvier 2011, p. 51.

7 J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse, op. cit.*, p. 11.

8 *Ibid.*, p. 63.

Le fantasme apparaît donc comme la structure psychique visant à recouvrir le réel, visant à recouvrir l'angoisse en tant qu'elle serait « signal du réel ». Cette structure fantasmatique Lacan la situe du côté de « ce qui trompe », tandis qu'il situe l'angoisse du côté de « l'affect qui ne trompe pas ».

Le fantasme est « trompeur » en ce sens qu'il est interprétation d'un réel, à savoir interprétation du manque dans l'Autre. Ce manque dans l'Autre ce sont les signifiants de la demande qui le mettent à jour tandis qu'ils vont donner corps au sujet. Quand je dis qu'ils vont donner corps au sujet, c'est à prendre à la lettre, c'est-à-dire qu'ils vont donner un corps, un corps symbolique et pulsionnel (dans le cas de la névrose) au sujet en puissance. « [...] c'est un leurre de la structure fantasmatique chez le névrosé qui a permis de faire ce premier pas qui s'appelle la pulsion⁹ ».

Le sujet parlant naît donc de cette demande de l'Autre qui circule par les signifiants, mais en même temps que ceux-ci s'introduisent, il y a une perte, perte de jouissance du côté du sujet ainsi que du côté de l'Autre qui s'en trouvent barrés. De cette division va subsister un reste, un reste non signifiant, que le sujet a prélevé de l'Autre, de la jouissance de l'Autre, il s'agit bien sûr de l'objet *a*. On constate donc que c'est le manque dans l'Autre au travers de sa demande véhiculée par les signifiants qui fait naître le sujet parlant, et c'est le reste hors signifiant (plus-de-jouir) de cet Autre qui soutient son désir, le fantasme apparaît donc tout à la fois causé par le vide de la structure et voilant celui-ci du fait même de sa « valeur signifiante ».

« Le fantasme, le S barré par rapport au *a*, prend ici valeur signifiante de l'entrée du sujet dans cette dimension qui le ramène à cette chaîne indéfinie des significations qui s'appelle le destin. On peut lui échapper indéfiniment, mais ce qu'il s'agirait de retrouver, c'est justement le départ — comment le sujet est-il entré dans cette affaire de signifiants¹⁰ ? »

Le fantasme serait donc le « destin » du sujet, sujet enchaîné à son interprétation signifiante du manque dans l'Autre et imperturbable (ou presque) « chasseur » de l'agalma. « Ou presque », car tout l'enjeu d'une psychanalyse réside justement dans le fait de « couper » cet « élan du chasseur¹¹ », dans cette désaliénation du sujet à l'Autre, désaliénation produite tout au long de la cure

9 *Ibid.*, p. 80.

10 *Ibid.*, p. 82.

11 *Ibid.*, p. 80.

jusqu'à ce moment de « traversée » où s'objective le mirage du fantasme au regard du réel rencontré. Ce réel rencontré c'est bien le point de rendez-vous que Lacan donne quand il dit ce que j'ai lu plus haut : « [...] mais ce qu'il s'agirait de retrouver, c'est justement le point de départ -comment le sujet est-il entré dans cette affaire de signifiant¹²? »

Car, « comment le sujet est entré dans cette affaire de signifiants », c'est bien le temps traumatique et structurant de l'aperçu du trou dans l'Autre.

Nous venons de voir que le fantasme est « ce qui trompe », un « leurre », « vérité menteuse » dit encore Lacan dans la *Préface à l'édition anglaise du séminaire XI*¹³, avançons maintenant du côté de cet « affect qui ne trompe pas ».

Je dirais, pour commencer avec l'angoisse, et ce que j'en ai compris de la lecture du séminaire, que si c'est un affect qui ne trompe pas c'est déjà parce que c'est un affect et que ce n'est donc pas de l'ordre du signifiant. Lacan s'en réfère à Freud pour dire que l'affect n'est pas refoulé. Il est « désarrimé, il s'en va à la dérive. On le retrouve déplacé, fou, inversé, métabolisé, mais il n'est pas refoulé. Ce qui est refoulé, ce sont les signifiants qui l'amarrent¹⁴. »

Lacan sépare très nettement, l'objet de l'angoisse des autres objets précisément pris dans les signifiants :

« L'angoisse a une autre sorte d'objet que l'objet dont l'appréhension est préparée et structurée par la grille de la coupure, du sillon, du trait unaire, du *c'est ça* opérant toujours en fermant la lèvre, ou les lèvres, de la coupure des signifiants, qui deviennent alors lettres closes, renvoyées sous pli fermé à d'autres traces.

[...] Ce qui veut dire que le signifiant engendre un monde, le monde du sujet qui parle, dont la caractéristique essentielle est d'y tromper.

L'angoisse c'est cette coupure [...] c'est le *ce qui ne trompe pas*, le hors de doute¹⁵ ».

Faisant référence à la névrose obsessionnelle il ajoute d'ailleurs que : « L'angoisse n'est pas le doute, l'angoisse, [dit-il], est la cause du doute.

[...] Le doute, ce qu'il dépense d'efforts, n'est fait que pour combattre l'angoisse, et justement par des leures. C'est qu'il s'agit d'éviter ce qui, dans l'angoisse, se tient d'affreuse certitude¹⁶. »

12 *Ibid.*, p. 82.

13 « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 572.

14 J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse, op. cit.*, p.23.

15 *Ibid.*, p. 91-92.

16 *Ibid.*, p. 92.

Cela dit, le fait que l'angoisse soit un affect n'est évidemment pas suffisant pour en constituer cet affect de « certitude », de « hors de doute¹⁷ ».

Si l'angoisse est l'affect qui ne trompe pas c'est en effet qu'il se distingue de tous les autres affects de n'être pas sans objet. L'angoisse, écrit Colette Soler, est « le seul affect amarré, ce pourquoi il ne trompe pas, tandis que tous les autres, flottent, se déplacent d'objet en objet et ne sont donc d'aucun usage pour le repérage de la cause¹⁸. »

L'angoisse, amarrée à l'objet *a*, permet donc un repérage de la cause, c'est-à-dire un repérage du réel, du vide de la structure comme cause du désir : il s'agit dans la cure de s'orienter avec cette boussole. Cet objet cause, le sujet ne veut rien en savoir et il donne donc forme dans son fantasme à un objet plus-de-jouir. C'est cet objet plus-de-jouir que Lacan décline dans le séminaire *L'angoisse*, ce sont les objets de la pulsion (objet oral, anal, phallique, regard, voix). Cet objet plus-de-jouir, Lacan le nomme aussi *agalma*, et il en fait le ressort du transfert. Dans l'unique séance du Séminaire « Les Noms du Père » — séminaire qui succède à celui sur l'angoisse et où il en est beaucoup question — Lacan parle de cet *agalma* en le distinguant de l'objet cause. Il évoque « l'imposture » du fantasme, « ce fantasme que nous, analystes, devons connaître bien sous la forme où je l'ai articulé pour vous dans mon Séminaire sur le transfert, dans le terme de l'*agalma*, sommet de l'obscurité où le sujet est plongé dans sa relation au désir. *L'agalma* est cet objet dont le sujet croit que son désir le vise et où il porte à son extrême la méconnaissance de l'objet comme cause du désir. Telle est la frénésie d'Alcibiade. D'où le renvoi que lui fait Socrate [...] Aperçois-toi que la fonction de cet objet n'est pas de visée, mais de cause mortelle, et fais ton deuil de cet objet. Il n'est que ton image¹⁹... »

Une image, certes, mais non visible. Cet objet, en effet, Lacan dit qu'il est dans le fantasme, un support non « visible dans ce qui constitue pour l'homme l'image de son désir²⁰ » et c'est justement quand il apparaît que surgit l'angoisse.

L'angoisse survient, quand à la place de $(-\phi)$, c'est-à-dire de la castration dans « sa structure imaginaire²¹ », il y a quelque chose plutôt que rien.

L'angoisse est cet instant où choit l'objet agalmatique du fantasme sous le coup de la demande de l'Autre.

17 *Ibid.*

18 C. Soler, « Angoisse et destitution subjective », *Revue Nationale Collèges Cliniques Champ Lacanien*, n° 1, *L'angoisse*, mars 2002, p.19.

19 J. Lacan, *Des noms du père, Séminaire*, Paris, Seuil, p. 83.

20 J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse, op. cit.*, p. 52.

21 *Ibid.*, p. 58.

Nous avons vu que ces objets sont fabriqués autour des signifiants de l'Autre, que l'activité pulsionnelle va chercher la satisfaction dans l'Autre, le sujet barré est donc connecté à la demande de l'Autre. Que le *que vuoi?*, l'énigme du côté de l'Autre se fasse trop consistante et alors c'est la chute de l'objet qui se détache, apparaît à la place du manque et fait surgir le réel logé dans la coupure.

Il y a un « lien radical de l'angoisse à l'objet en tant qu'il choit²² ». Pour l'objet phallique, Lacan en donne l'illustration avec le *coitus interruptus*²³ :

« [...] l'instrument est mis au jour dans sa fonction, et soudain déchu, pour autant que l'orgasme est supposé signifier une satisfaction commune [...] Le sujet peut en venir à l'éjaculation, mais c'est une éjaculation au-dehors, et l'angoisse est provoquée par la mise hors de jeu de l'instrument dans la jouissance. La subjectivité est focalisée sur la chute du phallus. »

Pour l'objet scopique, il fait référence à Œdipe, « celui qui a possédé l'objet du désir et de la loi ». Œdipe « voit ce qu'il a fait ». Il s'arrache les yeux, il a perdu la vue : « Et pourtant, il n'est pas sans les voir, les voir comme tels, comme l'objet-cause, enfin dévoilé de la dernière, ultime, non pas coupable mais hors des limites, concupiscence, celle d'avoir voulu savoir.

[...] Quel est le moment de l'angoisse? [...] c'est proprement ce que je m'efforce de vous désigner par cette image, c'est l'impossible vue qui vous menace, de vos propres yeux par terre²⁴. »

Que pouvons-nous dégager au point où nous en sommes de la symétrie entre le fantasme et l'angoisse?

On peut dire, pour synthétiser, que l'un et l'autre ont une accointance toute particulière avec le réel. Ils sont tous les deux causés par le vide de la structure même si dans le fantasme l'objet plus-de-jouir donne au sujet l'illusion de pouvoir accéder à la jouissance perdue.

Mais, l'élément de convergence entre les deux structures sur lequel Lacan insiste c'est la question de « l'encadrement ». Il y a une « structure de l'angoisse », dit-il, « l'angoisse est encadrée²⁵ », et un peu plus loin, « le fantasme est encadré ». L'angoisse comme le fantasme sont encadrés dans la mesure où le miroir est limité. Il utilise la « métaphore du tableau qui vient se placer dans l'encadrement d'une fenêtre » : « Technique absurde sans doute s'il s'agit de mieux voir ce qui est sur le tableau, mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Quel que soit le

22 *Ibid.*, p. 194.

23 *Ibid.*, p. 197.

24 *Ibid.*, p. 190-191.

25 *Ibid.*, p. 89.



charme de ce qui est peint sur la toile, il s'agit de ne pas voir ce qui se voit par la fenêtre²⁶. »

Lacan se réfère au rêve de l'Homme aux loups » analysé par Freud et au dessin d'une schizophrène. Le rêve de l'Homme aux loups, rêve récurrent, est, selon Lacan, « le fantasme pur dévoilé dans sa structure²⁷ ».

Je cite ici, les associations de l'Homme aux loups à propos de son rêve :

« La seule action ayant eu lieu dans le rêve était l'ouverture de la fenêtre, car les loups étaient assis tout à fait tranquilles et sans faire aucun mouvement sur les branches de l'arbre, à droite et à gauche du tronc, et me regardaient. On aurait dit qu'ils avaient toute leur attention fixée sur moi. Je crois que ce fut là mon premier rêve d'angoisse²⁸ ».

À la place des loups du rêve de l'Homme aux loups, il y a sur l'arbre du dessin de la schizophrène des signifiants : « Au-delà des branches de l'arbre, elle a écrit la formule de son secret, *Io sono sempre vista*.²⁹ » Elle est toujours vue, c'est-à-dire regardée mais aussi « une vue », comme on dit « la vue du paysage. »

Je m'étonne que Lacan illustre cette caractéristique du fantasme qu'est l'encadrement, par deux cas de sujets psychotiques car il ne me semble pas qu'on puisse parler de fantasme dans la psychose.

Mais je pense, au fond, que ce que cet « encadrement » signifie c'est que tout sujet est encadré par l'Autre, le fantasme est tout du côté de l'Autre. Que l'Autre soit barré et le sujet est encadré par le désir de l'Autre (mais pas seulement), que l'Autre ne soit pas barré et le sujet est encadré par la jouissance de l'Autre, la « scène » étant alors le lieu d'un cauchemar éveillé.

26 *Ibid.*

27 *Ibid.*

28 S. Freud, « L'Homme aux loups », dans *Cinq psychanalyses*, Paris, Puf, 1995, p. 342-343.

29 J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse, op. cit.*, p. 90.





De l'angoisse au désir naissant dans la cure analytique

MARIE-ESTELLE HUMBERT

Avant tout, je dois vous dire qu'écrire sur l'angoisse n'est pas chose facile. L'angoisse a cette particularité universelle, celle d'angoisser justement et d'abraser les représentations. Voilà près d'un an que je fais partie d'un cartel dont Claire Parada est la plus-une et nous en sommes au début de la lecture du *Séminaire X*, plus précisément au chapitre sur la révision du statut de l'objet, et il a suffi d'un chapitre pour faire vaciller tout ce que j'ai appris pendant mes études de psychologie ou entendu jusqu'ici.

Pour reprendre le titre du séminaire du champ lacanien, le statut des signifiants maîtres lié cette fois-ci à l'angoisse, on peut constater qu'ils sont nombreux et souvent confondus ou associés à la souffrance, la jouissance, la peur, le danger. Freud a d'ailleurs qualifié l'angoisse psychotique comme « angoisse de fin du monde », Schreiber l'a nommée « assassinat d'âme », et on lui confère bien volontiers, à l'angoisse, des qualificatifs à connotation péjorative.

Malgré tout, il me semble que tous ici présents, allons jusqu'à prendre des rendez-vous avec l'angoisse sur le divan, tout en sachant que la cure analytique la provoque. J'en déduis donc qu'il doit bien y avoir un usage de l'angoisse pour aller s'y confronter si assidûment.

Bref, voilà un exercice difficile auquel je me suis attelée et à mon grand étonnement, il va s'agir pour moi cet après-midi d'aborder l'angoisse sous un angle différent et de l'arrimer à un signifiant porteur de vie, le désir.

Je vais tenter de montrer que l'émergence de l'angoisse, dans un cadre analytique, est fondamentale car elle est génératrice du désir inconscient chez un sujet névrotique, mais aussi source de créations et d'inventions dans la psychose. Et pour ce faire, il ne va pas s'agir d'emprunter le chemin de la complaisance avec l'angoisse.

Partons de son étymologie : Angoisse vient du latin *angustia* qui signifie « resserrement ». L'angoisse et l'anxiété ont une origine commune : « ambras », qui signifie étroitesse. C'est Cicéron, en 46 avant J.-C., qui va opposer ces deux termes et *anxietas* va représenter l'inquiétude et *angor* le tourment. C'est à partir du XIX^e siècle que l'angoisse va connaître un renouveau dans l'essence même de





son sens. Chez les philosophes, l'angoisse sera désignée comme un état d'inquiétude métaphysique et morale et Kierkegaard sera l'un des premiers philosophes du XIX^e siècle à définir l'angoisse comme l'essence même de l'homme.

En psychanalyse, c'est Freud qui va aborder le concept d'angoisse en élaborant deux théories sur l'angoisse. La première considère l'angoisse comme secondaire au refoulement où l'affect sexuel délié de la représentation refoulée est transformé en angoisse; la seconde considère l'angoisse comme un signal devant l'imminence d'un danger interne où l'angoisse est un processus de défense mis en place par le Moi. En découlent des qualificatifs de l'angoisse selon l'objet : je vous cite les plus connus qui sont l'angoisse de castration propre à la névrose, l'angoisse de type dépressif défini par Winnicott, l'angoisse de mort, de morcellement propre à la psychose et bien d'autres.

De plus, Freud disait qu'une analyse commence par la mise en forme des symptômes. Lacan l'a confirmé en soulignant que le névrosé ne veut pas donner son angoisse, plus précisément, l'angoisse de castration, donc il donne un peu de ses symptômes au début de la cure. Ce qui laisse entendre que donner son angoisse serait prendre un risque, sinon le névrosé la donnerait sans résistance. Alors voyons plus précisément ce qu'est l'angoisse et quelle en est la fonction.

En 1962, Lacan va faire un séminaire sur l'angoisse; il me semble qu'il va s'attacher à déplier la définition même de l'angoisse et à en préciser la fonction essentielle dans la cure analytique.

Dès le début du *Séminaire X*, Lacan aborde l'angoisse en tant qu'affect dans une visée structurale et non dans une perspective phénoménologique.

Il insiste bien sur un fait important : l'affect n'est pas de l'ordre de l'affectif ni de l'émotionnel. L'angoisse n'est donc pas une émotion comme la peur, le stress, la panique, l'effroi, mais elle va témoigner du langage qui nous affecte. Ce n'est donc pas l'affect qui est refoulé mais bien les signifiants qui lui sont rattachés.

Pour cela, Lacan va introduire l'angoisse par un tableau qu'il nommera matrice, afin de distinguer quatre termes qui n'appartiennent pas au même registre que l'angoisse. Ces quatre termes sont : l'émotion, l'émoi, l'embarras et l'empêchement.

Deux axes vont orienter le tableau : celui de la difficulté et celui du mouvement. Lacan situe l'angoisse au plus haut degré de difficulté et au degré de mouvement le plus vif. Ce qui nous laisse entrevoir le prix psychique à payer pour se sortir de l'angoisse.

Cependant, Lacan fait de l'angoisse un « affect » à part, au cœur même de la subjectivité du sujet. Je m'explique : l'émoi, l'embarras, l'émotion ou



l'empêchement sont plutôt des expressions symptomatiques d'un sujet, tandis que l'angoisse va nous signaler ce qu'il en est du désir de l'Autre en tant qu'inconscient.

Voici la phrase de Lacan qui m'a fait choisir le titre de mon intervention : « De l'angoisse au désir naissant ». Page 204, Lacan dit : « Cela est si sûr que le temps de l'angoisse n'est pas absent de la constitution du désir [...] » Autrement dit, c'est bien l'angoisse qui nous permet d'approcher le désir d'un sujet et qui va le constituer.

Au chapitre 2, Lacan énonce l'angoisse comme signe du désir et nous affirme que le désir de l'homme c'est le désir de l'Autre. Il précise qu'il n'y a pas d'auto-analyse possible même si on se l'imagine car c'est l'Autre, avec un grand *A* qui va s'intéresser à mon désir dans la mesure de ce qui lui manque. Et c'est cet Autre qui va provoquer de l'angoisse avec ce fameux « *che vuoi?* », « que me veut-il ? »

Dans le champ de la névrose, la cure analytique a cette fonction, celle de produire du manque. En effet, le silence de l'analyste va obliger le sujet à formuler ses demandes jusqu'à épuisement. Tout cela ne va pas sans angoisse puisqu'il n'y a pas de réponse. Le névrosé va donc utiliser son fantasme comme défense pour se protéger de son angoisse mais le dispositif analytique va faire vaciller la structure fantasmatique du sujet du fait de l'émergence du manque.

On peut donc affirmer que l'angoisse va extraire le désir inconscient du sujet, désir aliéné par le désir de l'Autre, jusqu'à ce que le sujet se réapproprie son propre désir. Cela nous permet de saisir pourquoi et en quoi une analyse dure des années. D'une certaine façon, le fantasme se fait l'armure de l'inconscient et la cure analytique opère un changement psychique qui ne peut aller sans angoisses.

Qu'en est-il dans la psychose ?

Dans la psychose n'apparaît pas l'Autre du désir, mais plutôt l'Autre jouisseur. Il n'y a pas cette énigme du désir de l'Autre mais ces certitudes le concernant. Il va s'agir de limiter la jouissance pour permettre au sujet d'entrer dans le lien social. Ainsi, le cadrage de la jouissance dans une visée de pacification permettra la formation de suppléance. Cependant, l'angoisse du psychotique n'est pas qu'un appel au vide, au néant, mais c'est aussi un support de création, d'invention. Comment ne pas citer Beckett, Bacon, Van Gogh, les plus connus.

De plus, j'aimerais évoquer l'affect dépressif en contraste avec l'angoisse. L'affect dépressif qui se traduit le plus souvent par la tristesse, souligne la panne de désir qui sous-tend chez un sujet, comme le dit Lacan, le « je n'en veux rien



savoir de l'inconscient ». Alors que l'angoisse elle, est un affect qui se fait l'appelant du désir inconscient d'un sujet et de fait met à jour les trames de notre inconscient.

L'angoisse se vit dans notre corps et tout notre être se trouve concerné par cet affect où nulle économie psychique n'est possible. Il y a donc un prix à payer pour s'en défaire, celui de s'y confronter et de la traverser par le transfert et la répétition dans la cure analytique.

Pour conclure, je dirai que l'angoisse est cet affect qui ne trompe pas car il ne passe pas sous silence le désir et, le mot de la fin, sera une phrase de Freud, dans *L'introduction à la psychanalyse*, page 370 où il dit : « l'énigme de l'angoisse devrait projeter des flots de lumière sur toute notre vie psychique ». Voilà une phrase qui m'a plu mais aussi qui laisse envisager de beaux jours à venir après « la traversée de l'angoisse ».





L'angoisse, pas sans objet

CLAIRE PARADA

Dans sa formule « l'angoisse n'est pas sans objet », Lacan reprend l'expression du « pas sans » qu'il avait utilisée à propos du phallus. Même si la femme est manquante, elle n'est pas sans avoir le phallus, nous dit-il, mais au niveau du signifiant, il n'est pas saisissable comme tel. En effet, dans le *Séminaire X*, Lacan dit : « [le sujet] n'est pas sans l'avoir, mais ailleurs, là où il est, ça ne se voit pas¹. » Pour l'objet de l'angoisse il en va de même car, si Lacan objecte au fait que l'angoisse soit une peur sans objet, il y a bien un objet selon lui, mais qui ne se laisse pas saisir par le langage et qui n'est pas non plus imaginarisable. Autant dire qu'il n'est pas simple de le cerner et c'est pour cela, précise Lacan, que ce « n'est pas à proprement parler l'objet de l'angoisse² ». En premier lieu, il pose qu'il s'agit de l'objet du désir et que le fait de ne pouvoir le saisir nous introduit d'emblée dans la fonction du manque, pas de n'importe quel manque, nous y reviendrons.

Pour cerner cet objet, l'angoisse est le meilleur, voire le seul outil, selon Lacan, car c'est un affect qui ne trompe pas sur l'objet, contrairement à l'amour ou à la haine qui, eux, sont pris dans la dialectique de l'imaginaire. L'angoisse ne l'est pas, et son mode même d'apparition sous forme de coupure nette laissant apparaître l'inattendu, nous l'assure. Elle échappe ainsi à la tromperie du signifiant, réseau de traces fait pour tromper. C'est dans cette coupure qu'apparaît quelque chose de cet objet, l'objet *a*, qui ne peut s'appréhender autrement, ni dans le signifiant, ni dans l'imaginaire, « l'angoisse est sa seule traduction subjective³ » ajoute Lacan.

Pour l'analyste, la fonction de l'angoisse est de l'orienter dans le nouage entre l'étage supérieur du désir, dans le graphe du même nom, et l'étage inférieur de l'identification narcissique⁴. Autrement dit, elle nous signale là où le *a*, objet du désir, fait une apparition intempestive à l'occasion des oscillations permanentes

1 J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 105.

2 *Ibid.*

3 *Ibid.*, p. 119.

4 *Ibid.*, p. 15.





entre la libido du corps et la libido d'objet, dans cette réversibilité de l'économie libidinale. En effet, si Lacan cherche à saisir ce a par le bais de l'angoisse, c'est précisément parce que c'est de son apparition dans le blanc de l'image qu'elle surgit. Mais d'où vient ce blanc dans l'image?

Lacan s'appuie sur le schéma optique pour montrer que dans la dialectique du narcissisme tout l'investissement libidinal ne passe pas sur l'image spéculaire. Il y a une réserve de libido qui reste sur le corps et qui va donc créer un blanc dans l'image. Le phallus n'apparaît jamais que sous la forme d'un manque, autrement dit que comme $(-\phi)$, dans le repérage imaginaire. Cette coupure entre l'image réelle, $i(a)$, l'image du corps libidinalisée qui se tient dans la partie gauche du schéma et la réserve libidinale qui reste sur le corps, le vivant, situé sous le support du vase, sous $i(a)$, cette coupure donc produit « deux pièces différentes » pour reprendre les termes de Lacan⁵ : le $(-\phi)$ et le a . La distinction n'est pas aisée car on peut relever quelques variations au cours du *Séminaire X* sur la définition de chacun. Toujours est-il que dans un premier temps⁶, Lacan pose que $(-\phi)$ est cette réserve libidinale (ce qu'il dira de a ⁷ restant attachée au corps, quelque chose qui renvoie à l'autoérotisme (qu'il situera dans « les désordres des petits a ⁸ »), qui ne rentre dans l'image spéculaire que sous forme de blanc, de manque. En effet Lacan inscrit $(-\phi)$ en deux endroits du schéma : sous le support à gauche, comme réserve libidinale restant sur le corps propre, et au-dessus du vase dans l'image spéculaire $i'(a)$, image virtuelle à droite, comme manque dans l'image.

L'objet a est un reste de cette coupure évoquée plus haut, entre $i(a)$ et la réserve libidinale. Comme tel, il échappe totalement au statut d'objet dérivé de l'image spéculaire et donc aux canons de l'esthétique puisqu'il reste entièrement du côté gauche, c'est-à-dire dans le champ de l'image réelle. Pour le saisir, nous dit Lacan, il faudrait « instituer [...] un autre mode d'imaginarisation [...] où se définisse cet objet⁹ ». Le problème est que le sujet n'est pas à la bonne place dans le schéma pour appréhender directement l'image réelle $i(a)$, l'image du corps, et a , l'objet de son désir qu'elle enserre; il doit nécessairement en passer par le miroir plan A, dans lequel se reflète $i'(a)$, pour accéder à l'image spéculaire, mais a ne s'y reflète pas, les fleurs, les petits a , n'apparaissent pas dans le col du vase. Le a est là trop proche pour être vu, c'est cependant bien lui qui donne

5 *Ibid.*, p. 51.

6 *Ibid.*

7 *Ibid.*, p. 127.

8 *Ibid.*, p. 140.

9 *Ibid.*, p. 51.



son prestige à $i'(a)$, il a donc un rôle capital dans l'imaginaire, même si il n'y apparaît pas, ainsi que dans l'investissement des objets que le sujet rencontre. C'est précisément ce qu'écrit $i'(a)$, c'est-à-dire la présence du a dans l'image ou bien dans les objets investis par le sujet, mais habillé de l'image. C'est également ce qui donne ce caractère de leurre dans la relation du sujet à ses objets, car plus il s'approche de son objet, $i'(a)$, et plus il s'approche en fait de l'image spéculaire, de l'idéal qui le replonge du côté de l'esthétique et l'éloigne de ce fait du véritable objet a , objet de son désir, qui, lui, y échappe totalement.

L'objet a comme tel n'apparaît pas dans le col du vase de l'image virtuelle $i'(a)$, et à cette place, nous l'avons vu, Lacan inscrit $(-\phi)$, c'est-à-dire le manque. $(-\phi)$ doit constituer un certain vide qui a une fonction structurante. Ce manque dans l'image est indispensable en tant qu'il marque l'image qui capte, oriente et polarise le désir. « Le désir y est [...] mis en rapport avec une absence » nous dit Lacan¹⁰. Cette absence ouvre la possibilité à une apparition commandée par « la présence ailleurs », de l'autre côté du miroir, là où il est insaisissable, de l'objet a . L'angoisse surgit quand apparaît à cette place $(-\phi)$ quelque chose, n'importe quoi, nous dit Lacan. En effet, comme il n'existe pas d'image du manque, quand quelque chose apparaît à cette place-là, le manque vient donc à manquer, d'où la formule de Lacan : « l'angoisse, c'est le manque du manque¹¹ ». L'angoisse surgit du défaut d'appui qu'offrait le manque pour pouvoir désirer. Ce n'est pas le a qui apparaît, car il ne peut rentrer dans l'imaginaire, mais il commande ce qui vient à se manifester à cette place laissée vide du $(-\phi)$. En effet, c'est toujours l'intervention du a qui provoque l'angoisse.

Pour illustrer un des modes de surgissement de l'angoisse quand apparaît quelque chose en $(-\phi)$, Lacan évoque le phénomène de l'inquiétante étrangeté développé par Freud. Il souligne l'importance de l'analyse linguistique dans ce texte dont il ressort que c'est justement ce qui est *Heim*, familier, intime, qui produit l'effet d'*Unheim*, d'étrangeté. Lacan identifie la place de ce *Heim* en $(-\phi)$: « L'homme trouve sa maison [son intime] en un point situé dans l'Autre, au-delà de l'image dont nous sommes faits¹² ». L'*Unheimlich*, c'est quand apparaît dans le cadre, ce familier, cet intime, cet hôte, de façon inopinée et qui fait basculer de l'hôte à l'hostile. C'est en fait de l'hostile amadoué, nous dit Lacan, dans le sens où il n'a jamais été reconnu comme familier, « il n'est pas passé par les détours, les réseaux, les tamis de la reconnaissance. Il est resté

10 *Ibid.*, p. 57.

11 *Ibid.*, p. 57.

12 *Ibid.*, p. 60.



*unheimlich*¹³ ». C'est précisément cela l'objet *a*, cet objet si intime et jamais reconnu.

Lacan prend l'exemple du conte d'Hoffmann intitulé *L'Homme de sable*, où le héros est captivé par l'image de la poupée que le sorcier fabrique. Le malaise apparaît au moment où ce dernier s'attelle à y insérer l'œil, objet détaché, qui ne peut être, par ailleurs, que celui du héros tant le thème du vol de son œil est récurrent dans le conte. L'angoisse est produite ici par l'apparition de l'œil, à la fois objet intime et détaché du héros, dans l'autre, la poupée, mis en position de double. Si à cette place ($-\phi$), de l'absence, se manifeste la présence ailleurs, c'est-à-dire le *a* de l'autre côté du miroir, alors *a* s'empare de l'image qui le supporte et devient l'image du double, de l'autre imaginaire dans son étrangeté.

Il est à noter que ce qui cause ici l'étrangeté est un élément prélevé sur le corps. En effet, l'objet *a* est la réserve libidinale qui n'est pas passée sur l'image spéculaire et reste sur le corps, il entretient donc un rapport plus qu'étroit avec lui, c'est quelque chose « qui subsiste comme corps », nous dit Lacan¹⁴. Il précise plus loin¹⁵ que la multiplicité des objets est constituée des morceaux de corps originel que l'image réelle, *i(a)*, enserre ou non dans son col : « Avant le stade du miroir, ce qui sera *i(a)* est dans le désordre des petits *a* dont il n'est pas encore question de les avoir ou pas¹⁶ ». C'est là le véritable autoérotisme, c'est-à-dire que ça jouit par morceau de corps, d'où le fantasme du corps morcelé que l'on rencontre dans la schizophrénie. L'émergence de l'image *i(a)* va effectuer une distinction entre ces petits *a* qui vont se constituer comme reste de l'opération.

La dimension de reste dans la constitution de l'objet *a* est d'ailleurs ce qui peut donner aux objets ce caractère de déchet, de rebut, que l'on trouve dans la perversion mais également dans la névrose, à travers le passage à l'acte, par exemple. Ce qui y est mis en acte, c'est l'identification du sujet avec ce qu'il est comme objet *a* en tant que reste qui choit : il s'éjecte hors de la scène. On le retrouve dans la fugue ou chez la jeune homosexuelle de Freud, quand elle se jette du pont après avoir croisé le regard désapprobateur du père. Lacan l'évoque également dans la tendance du mélancolique à se jeter par la fenêtre, se faisant là objet déchet¹⁷. Telle cette patiente qui, quand les repères narcissiques sont trop vacillants, me lance « je vais partir », en laissant planer l'équivoque entre mourir, se tuer, et s'en aller, vider les lieux, ce qui finalement revient au même.

13 *Ibid.*, p. 91.

14 *Ibid.*, p. 127.

15 *Ibid.*, p. 139.

16 *Ibid.*, p. 140.

17 *Ibid.*, p. 130.



Ce « partir » n'a d'ailleurs aucune destination et ne désigne rien d'autre que s'exclure de cette scène dont elle se sent fondamentalement exclue par l'Autre.

La dimension de reste résulte, nous dit Lacan, du rapport du sujet au grand Autre : quand il cherche à s'appréhender dans l'Autre, il y a un manque, un reste, quelque chose du sujet S d'avant la division subjective qui ne se retrouve pas dans l'Autre, qui choisit et se constitue comme reste irréductible au signifiant. La fonction du manque se trouve donc au fondement même de la relation du sujet au grand Autre. Là encore il ne s'agit pas de n'importe quel manque et Lacan s'emploie à en distinguer divers registres. D'une part, le manque symbolique que l'on connaît, suppose qu'une place ait été attribuée dans l'ordre des signifiants et que si quelque chose y manque, c'est au regard de cet ordre. Ce manque peut dès lors être comblé par un symbole qui vient présentifier l'absence. C'est un manque réductible, tel un cercle que l'on peut rétrécir jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un point. Dans l'opération de la division subjective il s'agit d'un manque qui ne peut être réduit. Pour l'illustrer, Lacan prend l'exemple de la bouée ou du tore qui comportent des trous qui ne peuvent être réduits à un point, comme le trou interne au boyau et le trou au centre du boyau. C'est de ce type de manque irréductible dont il s'agit dans la constitution de la subjectivité. Et Lacan d'ajouter : « dès que ça se sait, que quelque chose vient au savoir, il y a quelque chose de perdu et la façon la plus certaine d'approcher ce quelque chose de perdu, c'est de le concevoir comme un morceau de corps¹⁸ ». Autrement dit, quand quelque chose vient au savoir, c'est-à-dire s'inscrit dans le signifiant, s'opère alors pour le sujet S, sujet hypothétique d'avant l'entrée dans le langage, une perte irréductible de l'ordre d'un morceau de corps, « de la livre de chair » dira Lacan plus loin. Il ne s'agit donc plus là d'un manque symbolique, comme la castration, dans l'avoir ou ne l'avoir pas, dont $(-\phi)$ est le support imaginaire. Il s'agit là d'un manque réel qu'il est tout à fait impossible de combler même par un symbole.

Si quelque chose de ce *a* vient se manifester c'est dans les bords, les zones de bord du corps où s'opère une coupure, à la limite de l'image $i'(a)$. En effet, dans la pulsion, il s'agit de l'érogénéisation d'un bord qui se découpe sur le corps (la bouche, l'anus...) et les objets qui s'y réfèrent comportent ce même caractère de coupure¹⁹. Ils nous apparaissent sous une forme partielle, sectionnée. Le mamelon, découpé et séparé de sa fonction de satisfaire le besoin par la dimension des signifiants qui y est intervenue, peut même être remplacé par d'autres objets artificiels comme la tétine par exemple. Du côté anal, seul l'anus

¹⁸ *Ibid.*, p. 158.

¹⁹ *Ibid.*, p. 81-82.



est érotisé pour sa fonction de coupure d'un bord du corps ainsi que de l'objet (les fèces). L'objet anal comme déchet et l'objet oral comme rien nous indique que l'essence même du rapport à l'objet tourne autour de la fonction de la place vide, du creux, du manque.

Lacan précise que *a* ne saurait se confondre avec les objets de la pulsion (le sein, les fèces, le regard, la voix et le phallus) qui, eux, passent par les défilés des signifiants à travers la demande. Il est clair que dans les formes de l'objet qui se manifestent sur la scène du fantasme « le *a* n'est pas spécularisable, et ne saurait ici apparaître [...] c'est seulement un substitut²⁰ ». Le *a*, lui, se tient du côté de l'image réelle, *i(a)*, et depuis cette place il commande ce qui peut se manifester sur la scène du fantasme, en *i'(a)*, en lui imprimant sa marque de coupure, de manque, de bord et surtout d'un certain rapport au corps. Il y insiste, dit Lacan, « fût-ce à y jeter le désordre²¹ », autrement dit l'angoisse.

Lacan distingue l'objet *a* et ses substituts, des objets communs qui sont partageables, échangeables, dans le champ du social et dont le statut repose sur la concurrence. Alors que les objets *a* ne peuvent pas être partagés, cédés, repris ou échangés. Lorsque l'un d'eux (le phallus, le mamelon, la scybale, le regard ou la voix) apparaît dans le champ des objets communs, ce n'est pas sans provoquer l'angoisse. Là réside le véritable ressort de la menace de castration, selon Lacan, car une fois coupé, le phallus passerait alors dans le champ de l'objet commun, amovible, échangeable, avec l'étrangeté d'imaginer le phallus entre les mains de la mère²². Ce qui constitue le point de différence majeure c'est que les objets communs se construisent sur la base de l'image spéculaire et, de ce fait, possèdent un double qui les reflète point par point sous une forme inversée. Alors que le propre de l'objet *a* est de n'avoir pas d'image spéculaire. Lacan utilise la figure topologique de la bande de Möbius pour nous le représenter. C'est une figure à une seule face, grâce à une torsion effectuée sur une bande de papier et qui permet de passer d'un côté à l'autre sans franchissement. Cette figure représente comment l'objet *a*, n'ayant pas de double inversé, n'a pas d'image spéculaire, ni non plus d'intérieur ni d'extérieur. Il n'y a qu'une seule surface où le dedans devient le dehors, l'extérieur pénètre l'intérieur et ressort dans l'extérieur. C'est cela qui produit l'effet de dédoublement de l'image spéculaire qui devient étrange. « Voila ce dont il s'agit dans l'entrée de *a* dans le monde du réel où il ne fait que revenir²³. »

20 *Ibid.*, p. 164.

21 *Ibid.*, p. 164.

22 *Ibid.*, p. 107.

23 *Ibid.*, p. 116.



Il devient donc évident que l'objet *a* ne peut être un objet vers lequel le sujet se tourne, après lequel il court, il n'est pas ce qui se pose devant le désir nous dit Lacan mais plutôt derrière, comme ce qui le cause. En effet, si le *a* est à l'extérieur, il est également le plus intime, c'est donc un extérieur à prendre dans le sens d'un extérieur à la dialectique imaginaire du stade du miroir qui pose un moi et un non-moi. Lacan parle ici « d'un extérieur d'avant toute intériorisation²⁴ ». C'est de là qu'il tient sa fonction de cause, de cause du désir, par le manque réel irréductible qu'il introduit d'emblée dans la structure. Lacan souligne alors que là où on place habituellement le « je » de « je désire », c'est l'objet *a* comme cause qui opère.

Il conclut donc que le sujet pour désirer se retrouve en position d'objet. On voit là comment l'angoisse peut se manifester dans les rapports du sujet à son désir quand il doit le mobiliser, ce qu'il ne peut faire sans passer par l'Autre. En effet, c'est de ce point d'objet de désir qu'il accède au manque de l'Autre et ainsi à son propre manque qui le fait lui-même désirant, ce qui n'est pas sans risquer de faire surgir la fameuse question de ce que me veut l'Autre. N'est-ce pas quelque chose de cet ordre derrière la plainte de cette patiente qui retarde sans cesse l'heure de se mettre au travail, de ne le faire qu'au dernier moment, bâclé, en ayant là une excuse toute trouvée en cas d'échec. On reconnaît, bien sur, son évitement de la castration quand elle dit : « Si c'est raté, ce n'est pas moi, ce n'était pas vraiment moi », mais elle rajoute « ce serait terrible si après m'être investie à fond dans quelque chose, j'échouais; pas pour moi, j'y survivrai mais par rapport aux autres, ils me... ». Dans ces trois points de suspension s'ouvre la béance de ce que l'Autre pourrait bien faire d'elle, à quelle sauce elle serait mangée? Elle préfère donc rester dans l'inhibition, plutôt que de déchoir comme objet de l'Autre, faute de pouvoir se saisir comme objet dans sa dimension de cause.

24 *Ibid.*, p. 121.

CONCLUSION DES CARTELS



Conclusion

13 SEPTEMBRE 2010

*Angoisse et
psychanalyse*



Élève de l'angoisse*

MARIE-JOSÉ LATOUR

La fin de ce cartel, *Angoisse et psychanalyse*, a coïncidé avec le début de l'année de travail des Collèges cliniques consacrée à l'affect. La dernière phrase du *Séminaire X* a alors résonné comme un programme éthique sur la question : « Il convient assurément que l'analyste soit celui qui, si peu que ce soit, par quelque biais, par quelque bord, ait assez fait rentrer son désir dans ce *a* irréductible pour offrir à la question du concept de l'angoisse une garantie réelle. » Si Lacan insiste tout au long du *Séminaire X* sur la dimension de l'angoisse comme signe clinique, il termine donc sur une autre dimension, celle du concept. Je propose ici quelques repères et quelques pierres d'attente sur ce cheminement qui prend comme perspective la fin de la cure analytique et son rapport à l'angoisse, que l'on peut logiquement attendre marqué du nouveau.

Concerné par l'angoisse

Dans sa conférence sur la psychanalyse et la formation du psychiatre le 10 novembre 1967, Lacan s'appuie sur ce qu'un jeune interne en psychiatrie, « se distinguant entre tous ses camarades », est venu lui confier ce qu'il éprouvait dans sa confrontation avec le fou. Lacan rend hommage à celui qui reste « assez vif, assez frais, assez neuf, pour appeler par son nom ceci qui lui paraissait vraiment irréductible : l'angoisse ». L'angoisse comme parangon de pertinence, voilà qui rompt quelque peu avec les pratiques d'évaluation en vogue ! Si pour ce jeune clinicien, l'angoisse est coextensive de sa rencontre avec le fou, il ne se croit pas moins cependant en devoir d'aller faire sa visite au fou. « Il est irréductiblement concerné ! » nous dit Lacan. Il est assez subversif dans la clinique, me semble-t-il, de repérer l'angoisse comme index, non pas tant d'un pathos que d'un « concernement ».

Si le clinicien n'est pas concerné, c'est « qu'il interpose entre lui et le fou, un certain nombre de barrières protectrices, qui sont à la portée des grands patrons, il met, par exemple, d'autres personnes que soi, [...] qui lui fournissent

* Ce texte a été écrit pour le bulletin, à la suite de la conclusion du cartel le 13 septembre 2010, dans la première note j'ai indiqué le titre du cartel : Angoisse et psychanalyse.

des rapports [...] », essayant ainsi de se séparer de celui qu'il épingle comme une espèce de bizarre coléoptère et d'esquiver ainsi ce « point de rendez-vous » qu'est l'angoisse. C'est quelque chose de cet ordre que me suggéraient, me semble-t-il, deux jeunes internes en médecine que le Dr Frédéric Morera avait invités lors d'une séquence du Collège Clinique du Sud Ouest à Dax; un peu dérangés, affectés, par la présentation, par sa dimension de rencontre, ils pensaient plus probant de filmer l'entretien et d'en parler après, voulant réduire à rien l'effet de leur présence, de leur « concernement », optant pour l'objectivation, là où la psychanalyse parie sur le sujet.

La question se pose pour nous : qu'est-ce que ce « concerné » qui prend la forme de l'angoisse? Faudrait-il être angoissé pour faire son travail de clinicien, c'est-à-dire aller au pied du lit du patient? Il ne me semble pas que ce soit tout à fait là ce que dit Lacan, mais plutôt déduit-il de cette angoisse le signe du « concernement » du clinicien, le signe que le clinicien est concerné. Il reprend donc dans cette conférence, la question qu'il posait déjà cinq ans auparavant lors de la première leçon du séminaire *L'angoisse* : cette angoisse, qui guide le clinicien, est-elle la même que celle du patient? Le clinicien ne serait-il pas alors celui qui consent à se faire « l'élève de l'angoisse » comme nous y invitait déjà « le vigilant de Copenhague »?

Le concept de l'angoisse

C'est sous ce pseudonyme, Vigilius Haufniensis, « le vigilant de Copenhague », que Søren Kierkegaard signait en 1844 *Le concept de l'angoisse* portant comme sous-titre : « Simple éclaircissement psychologique préalable au problème du péché originel ». En situant sa recherche sur le plan psychologique et non philosophique, c'est-à-dire en partant des états que l'angoisse produit, Kierkegaard montre qu'il ne cherche pas une définition mais vise à rendre compte concrètement d'une expérience impensable originellement liée à la condition humaine.

Faire de l'angoisse un concept, c'est donc l'audace de Kierkegaard. En effet, il en fallait pour aller contre ce qui apparaît comme une absurdité du point de vue hégélien, il fallait oser, en 1844, associer le concept, par définition généralisable, à un affect aussi subjectif que l'angoisse. C'est cette audace que Lacan salue dans son séminaire : « Je ne sais pas si l'on se rend bien compte de l'audace qu'apporte Kierkegaard avec ce terme [le concept d'angoisse]. Qu'est-ce que cela peut vouloir dire? — sinon que la prise véritable sur le réel, c'est ou bien la fonction du concept selon Hegel, c'est-à-dire la prise symbolique, ou bien celle que nous donne l'angoisse, seule appréhension dernière et comme telle de toute



réalité et — et qu'entre les deux il faut choisir. » Partition radicale entre Hegel et Kierkegaard, l'angoisse est le signe du défaut de la dialectique hégélienne : il faut choisir entre la prise symbolique et la prise par l'angoisse. Nous savons que Lacan s'appuiera tout le long de son enseignement sur le terme allemand, *Begriff*, pour insister sur la dimension de prise, de saisie, du concept. Le concept est cette valeur créatrice qui dessine une perspective sur un champ défini, perspective telle qu'une fois énoncée on ne pense plus comme avant.

Lacan infère du mal que l'on se donne à rendre compte d'un affect « pas si simple que ça », qu'il y a là autre chose qu'une dimension affective. Cette autre dit-mension, celle du réel, est celle qu'il parvient à extraire du neuf de la pensée de Kierkegaard et cela non sans audace à son tour. L'an dernier, lorsque nous avons travaillé sur la répétition nous avons déjà pu noter la référence majeure que Lacan fait à Søren Kierkegaard. Ainsi pour deux des références métapsychologiques majeures de Freud, la répétition et l'angoisse, Lacan recourt à Kierkegaard pour en reprendre l'examen, en pointer la dimension de réel et les porter à la puissance du concept. Lacan va trouver chez « le plus aigu des questionneurs de l'âme avant Freud », la matière de ce qui va le conduire à faire de l'angoisse « le témoin d'une béance essentielle qui porte le témoignage que la doctrine freudienne est celle qui en donne l'éclaircissement » et ce faisant à l'invention de l'objet *a* : l'objet du manque, pur vide désigné d'une lettre, dont « le néant est quelque chose ».

Affecté du désir

Le psychanalyste est celui qui devra passer de ce qui se mélange, de ce qui se mêle (puisque c'est cela que veut dire concerner), dans ce concernement par la douleur de l'autre au dit-cernement qui lui permettra d'occuper cette place de semblant d'objet « affecté du désir ». Mieux vaut pour cela qu'il sache quelque chose « du désordre de ses rires et de ses sanglots » selon la belle formule de Georges Bataille. Lacan pose donc que l'analyste sera fondé en tant qu'analyste, « en tant que s'est produite pour tout dire une mutation dans l'économie de son désir », et donc dans son rapport à l'angoisse. L'exigence de ce que Lacan appelle, dans le séminaire *Le transfert*, l'apathie analytique, s'enracine donc dans le désir, ce que j'avais essayé d'indiquer dans l'écriture du titre de mon intervention au CCPSO, à Montauban le 16 octobre dernier, « L'(a)pathie de l'analyste ». Mettant le *a*, index du désir, entre parenthèses, il s'agissait d'indiquer que c'est une (a)pathie affectée du désir. Si vous avez vu le dernier film de Jeanne Labrune avec Isabelle Huppert, *Sans queue ni tête*, vous avez pu avoir une idée de ce que peut avoir de problématique pour un psychanalyste,



donc pour les psychanalysants et la psychanalyse, une apathie qui ne serait pas affectée du désir.

En relisant la dernière phrase du *Séminaire X*, on perçoit très bien que l'analyste doit avoir effectué une certaine transformation de son rapport à l'objet et qu'au-delà de ses enveloppes imaginaires et symboliques, il ait aperçu le poids de réel de ce « terme jamais achevé de notre existence la plus radicale ». Ce qui reste énigmatique dans cette phrase c'est plutôt la fin, car cet aperçu ne vise pas à éviter l'angoisse, qui non seulement comme le dit Kierkegaard « n'est nullement un signe d'imperfection » mais qui même est produite logiquement par l'analyse. Ce dont il s'agit c'est d'offrir la garantie réelle au concept. Je ne suis pas certaine de bien pouvoir débrouiller cet appareillage inattendu entre ces deux signifiants de garantie et de réel, le réel étant plutôt ce qui vient trouser les dimensions imaginaire et symbolique de la garantie. Bien sûr, il ne s'agit pas de garantir l'angoisse comme affect. Le psychanalyste n'authentifie pas l'affect, il n'est pas le chantre d'une distribution entre les affects qui trompent et celui qui ne trompe pas. Il ne s'agit pas ici de l'affect mais du concept, soit de l'angoisse en tant que voie d'accès au réel. Cette voie est celle où le psychanalyste est invité à se faire « l'élève de l'angoisse », soit à prendre appui sur une double béance. « Offrir à la question du concept de l'angoisse une garantie réelle » est un exercice périlleux mais néanmoins exigible du psychanalyste.

Dit-solution

Nous avons fixé la date de dit-solution du cartel (scellée malicieusement par un petit objet ramené du n° 19 de la Berggasse à Vienne par Olivier Larralde, une gomme sur laquelle est écrit le mot *Verdrängung*) après les grandes vacances d'été. Ce temps m'a laissé l'occasion de lire en même temps que *Le concept d'angoisse*, un autre ouvrage qui m'a paru donner un autre éclairage sur la proposition de Kierkegaard, « se faire l'élève de l'angoisse », qui m'a guidée pour essayer d'éclairer cette dernière phrase du séminaire. Je préfère vous en donner le titre en anglais : *Don't sleep. There are snakes. Life and language in the Amazonian jungle*. C'est un livre dont le sommaire ne peut qu'attirer notre attention : « Première partie : la vie ; Deuxième partie : la langue ».

D. Everett est un linguiste et anthropologue américain, parti dans les années 70 avec femme et enfants, vivre avec les indiens Pirahãs au cœur de l'Amazonie afin d'apprendre leur langue. Il témoigne dans ce livre des bouleversements que cette expérience a entraînés dans sa vie et il nous fait partager la rencontre avec une langue radicalement autre, une langue en apparence « démunie » puisqu'elle est la langue qui compte, avec ses trois voyelles et huit consonnes (sept pour les femmes), le plus petit nombre de phonèmes, soit onze (alors que l'anglais en



compte quarante par exemple). Par ailleurs cette langue ne comporte ni système de numération, ni déterminants quantitatifs, ni comparatifs. Elle ne comporte pas de mots tels que « désolé », « merci », etc. utilisés dans la communication phatique. Everett met en évidence ce qui fait autorité pour les Pirahãs, soit « le principe d'expérience immédiate » et qui rend compte de l'absence de mythes, de l'histoire, de la fiction, leurs récits nécessitant un témoin vivant. Il discute également dans cet ouvrage des thèses de Noam Chomsky sur le langage et la grammaire comme organes génétiquement préétablis et rejoint plutôt la thèse de Lacan qui pose le langage comme ce qui permet au sujet d'avoir un corps.

Quand la malaria s'abat sur sa femme et sa fille, Everett est tout d'abord blessé par le manque d'empathie des Pirahãs, leur stoïcisme implacable est difficile à supporter dans nos références au confort douillet et assoupissant. Mais il va finalement mesurer la pertinence de leur apathie et leur est reconnaissant qu'ils lui aient « montré, [...] qu'il y a une dignité et une satisfaction profondes à faire face à la vie et à la mort sans le réconfort du ciel ou la peur de l'enfer, et à traverser l'abîme en souriant ». En effet si les Pirahãs rient de tout, ce n'est pas parce qu'ils ne seraient pas angoissés, ce n'est pas parce que leur vie est facile; c'est parce qu'ils savent faire avec et ne laissent aucun répit à la mort.

Souvent le soir avant d'aller se coucher, les Pirahãs se servent d'une expression surprenante, qui est devenue la façon préférée du linguiste de dire bonsoir, que je ne pourrai hélas, vous donner en pirahã : « Ne dors pas. Les serpents sont là. » Ceci pour dire à quel point l'apathie, dont je fais ici une autre occurrence de l'invitation kierkegaardienne à se faire l'élève de l'angoisse, si elle est coefficientée du désir, peut être exigeante!

Décembre 2010

INFORMATIONS

1. — L'intitulé de la prochaine après-midi des cartels à Paris est : « Transfert et transfert de travail ». Les cartellisans présenteront leur produit à partir de la lecture du séminaire VIII, *Le Transfert*, et mettront en relief l'impact du cartel sur leur travail et leur production.

2. — Les produits des cartellisans sont bienvenus et peuvent être adressé à nadine.naitali@laposte.net

3. — Pour toutes suggestions, remarques, vous pouvez contacter NADINE NAÏTALI Responsable des cartels à l'adresse électronique ci-dessus.

Le Bulletin des cartels a été assuré par Nadine Naïtali, responsable des cartels, avec Roseline Dantan Lecœur, Stéphanie Leblanc, Mireille Scemama et Irène Tu Ton.